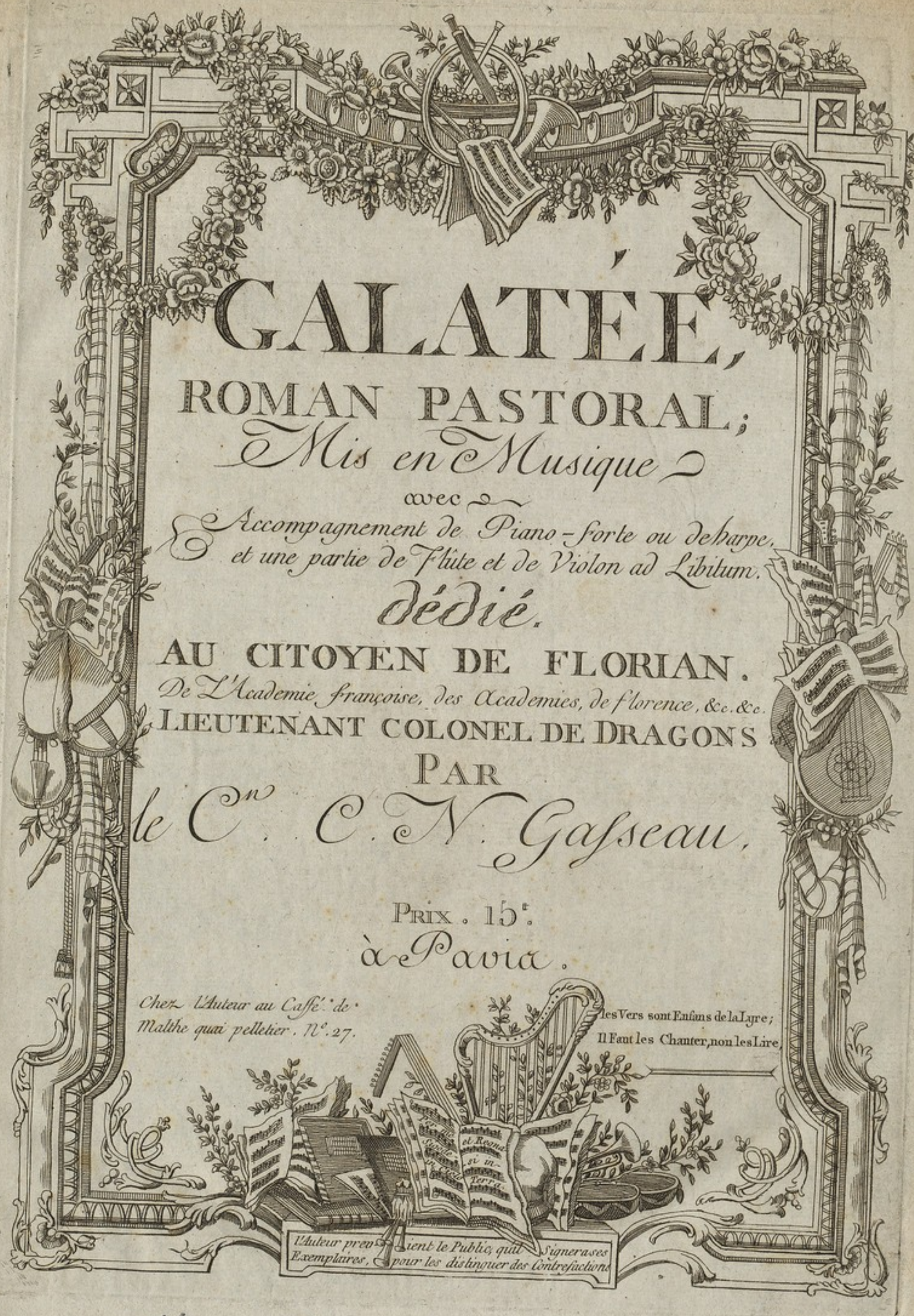


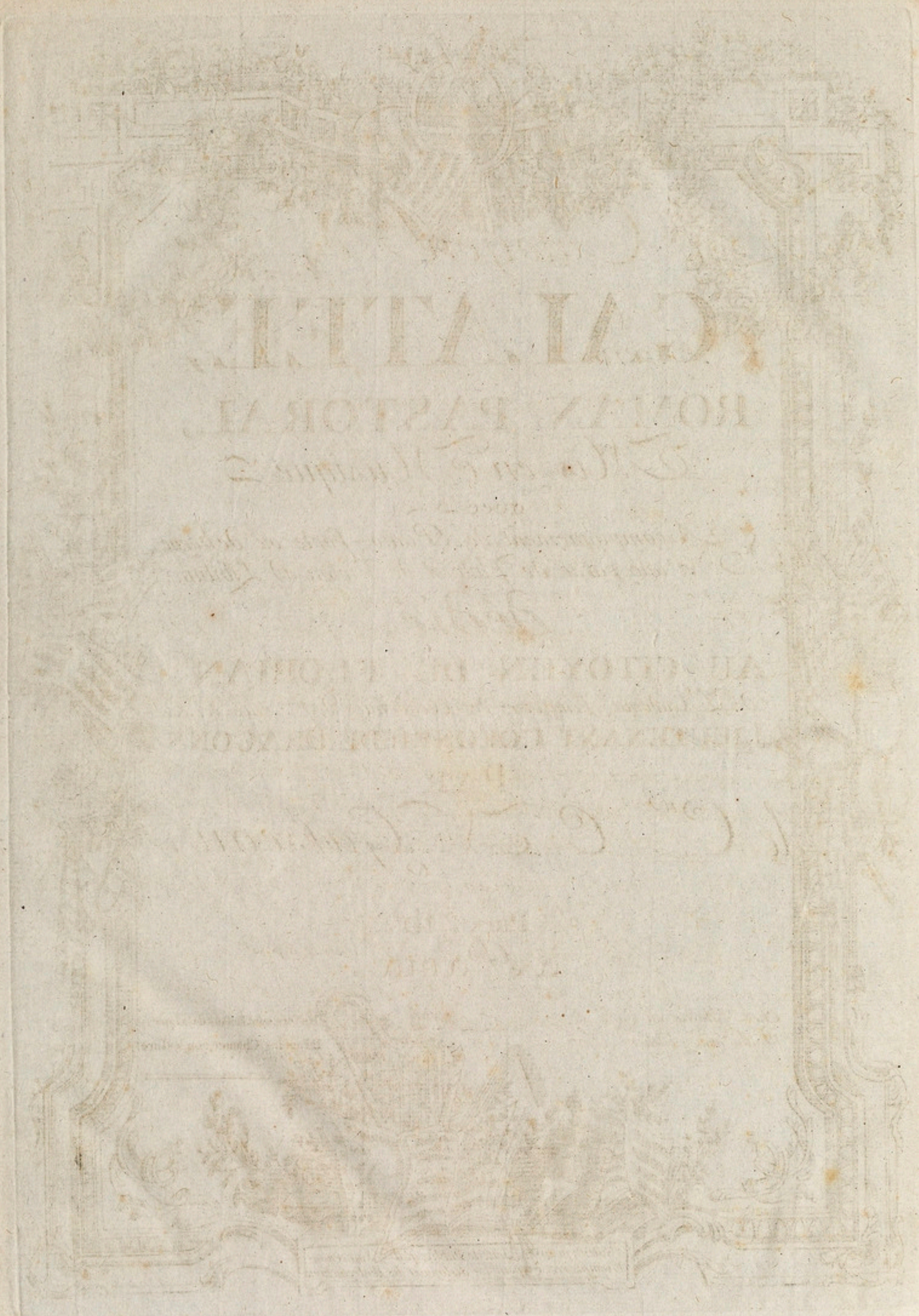
Gasseau

39784647



GALATÉE,
ROMAN PASTORAL;
Mis en Musique
avec
*Accompagnement de Piano-forte ou de harpe,
et une partie de Flûte et de Violon ad Libitum.*
dédié.
AU CITOYEN DE FLORIAN.
De L'Académie française, des Académies, de Florence, &c. &c.
LIEUTENANT COLONEL DE DRAGON S
PAR
le Cⁿ. C. N. Gasseau.
PRIX . 15^e.
à Pavia.
*Chez l'Auteur au Café de
Malthé quai pellelier. N^o. 27.*
*les Vers sont Enfants de la Lyre;
Il faut les Chanter, non les Lire.*
*L'Auteur prie le Public, qu'il
signe ses Exemplaires, pour les distinguer des Contrefaçons.*

V^m 78393



CALIFORNIA

ROYAL PASTORAL

San Francisco, California

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

ALBERT J. HARRIS

Au Citoyen de Florian.

Citoyen

Le gracieux accueil que vous Fites à Galatée, lors de son retour d'Italie, me fit esperer que vous ne daigneriez pas moins l'accueillir la trouvant Chantante,

le Cⁿ. Secreti l'habilla à l'italienne, et moi j'ai pourvu à son éducation Lyrique.

Pygmalion devint amoureux de la Sienne, qui n'étoit qu'une Statue; qui ne le deviendra pas à l'aspect de la V^{tre} qui est Existante; deplus, réunissant à la délicatesse du Sentiment celle naïveté qu'il vous sied si bien de peindre, et que j'ai essayé d'exprimer par le langage Lyrique, si vous trouvez qu'elle y ait fait quelque progrès, ne m'en attribuez nullement le talent; car j'avoue n'avoir fait que Suivre ce qu'elle m'a dicté. trop heureux, Cⁿ. Si par cet échantillon je puis vous convaincre de l'opinion avantageuse qu'ont toujours ceux qui travaillent d'après d'aussi beau Modèle, et vous devenir utile; c'est ce qu'elle me fit esperer que, reparoissant devant son Créateur, elle obtiendrait quelque encouragement pour celui qui lui mit la Lyre en main. c'est dans cet espoir que je me déterminai à la laisser aller solliciter le pardon de la Hardiesse de Celui qui est avec,

Le plus profond Respect.

Citoyen

V^{tre} très humble et très Obéissant
Serviteur

Gasseau

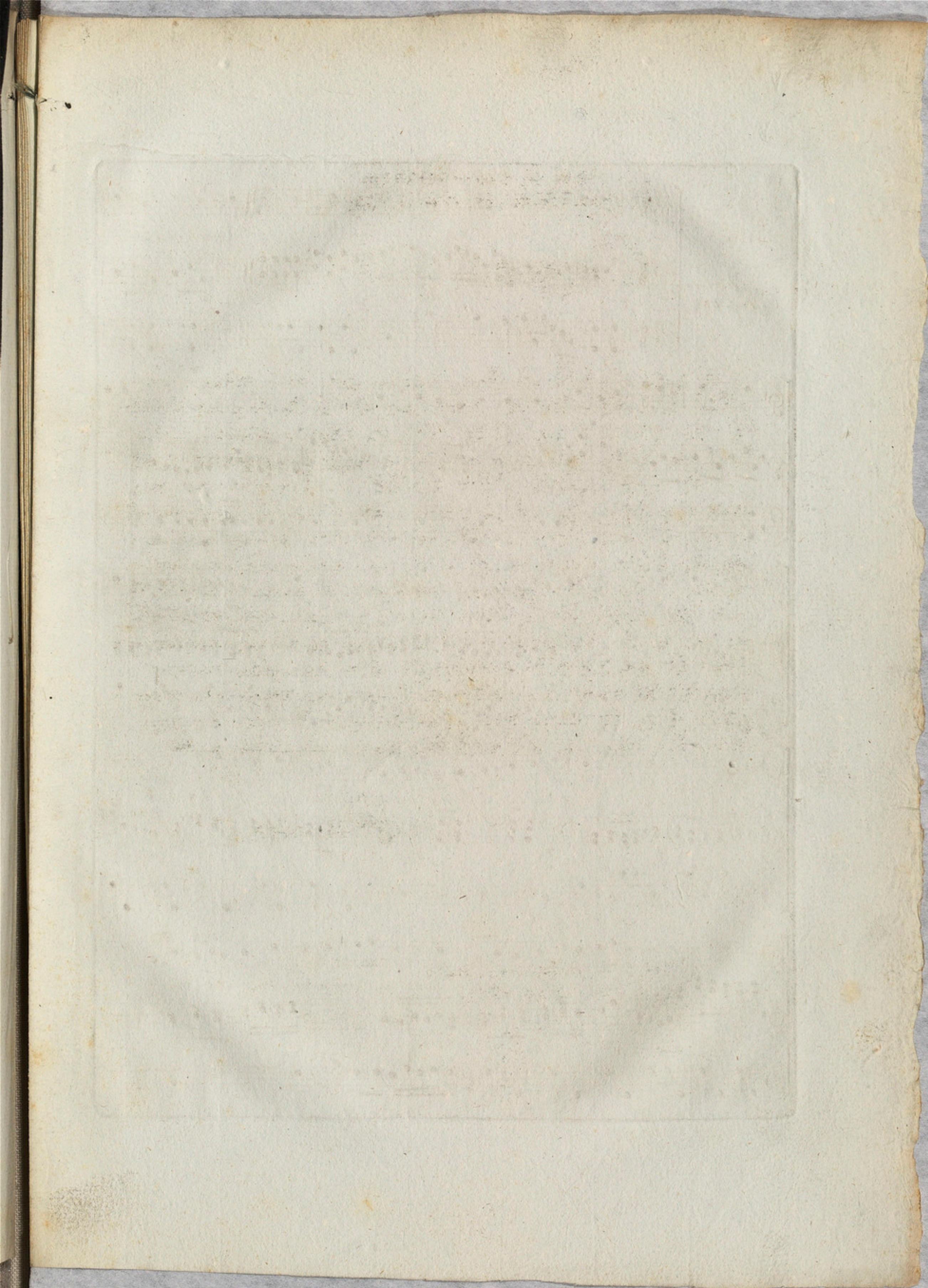
Lettre du Citoyen FLORIAN.
Au Citⁿ GASSEAU, Auteur de la Musique.

Citoyen

Je vous remercie du beau présent que vous m'avez envoyé, et de l'honneur que vous avez fait à la bergere Galatée. je suis persuadé que jamais elle ne chanta d'aussi jolis airs que ceux que vous avez bien voulu lui apprendre; et si elle était capable d'être infidelle à Elicio, ce ne pourrait être que pour un précepteur aussi aimable que vous et aussi indulgent pour elle. recevez donc les expressions de ma juste reconnoissance et mes vœux sincères pour le succès de votre agréable ouvrage. si vous m'aviez consulté avant de le faire graver, je vous aurais observé qu'une épître dédicatoire est devenue au moins inutile entre les amis des beaux arts, je n'en suis pas moins touché des sentimens de bienveillance que vous me témoignés et je voudrais que Galatée, par le succès que vous lui vaudrés, put acquitter ma reconnoissance.

Florian.

Paris ce 15 Ventose l'an 2
de la R. une et indiv.



GALATÉE,

Elicio.

*Allegretto.**Avant que le So*

Clavecin.

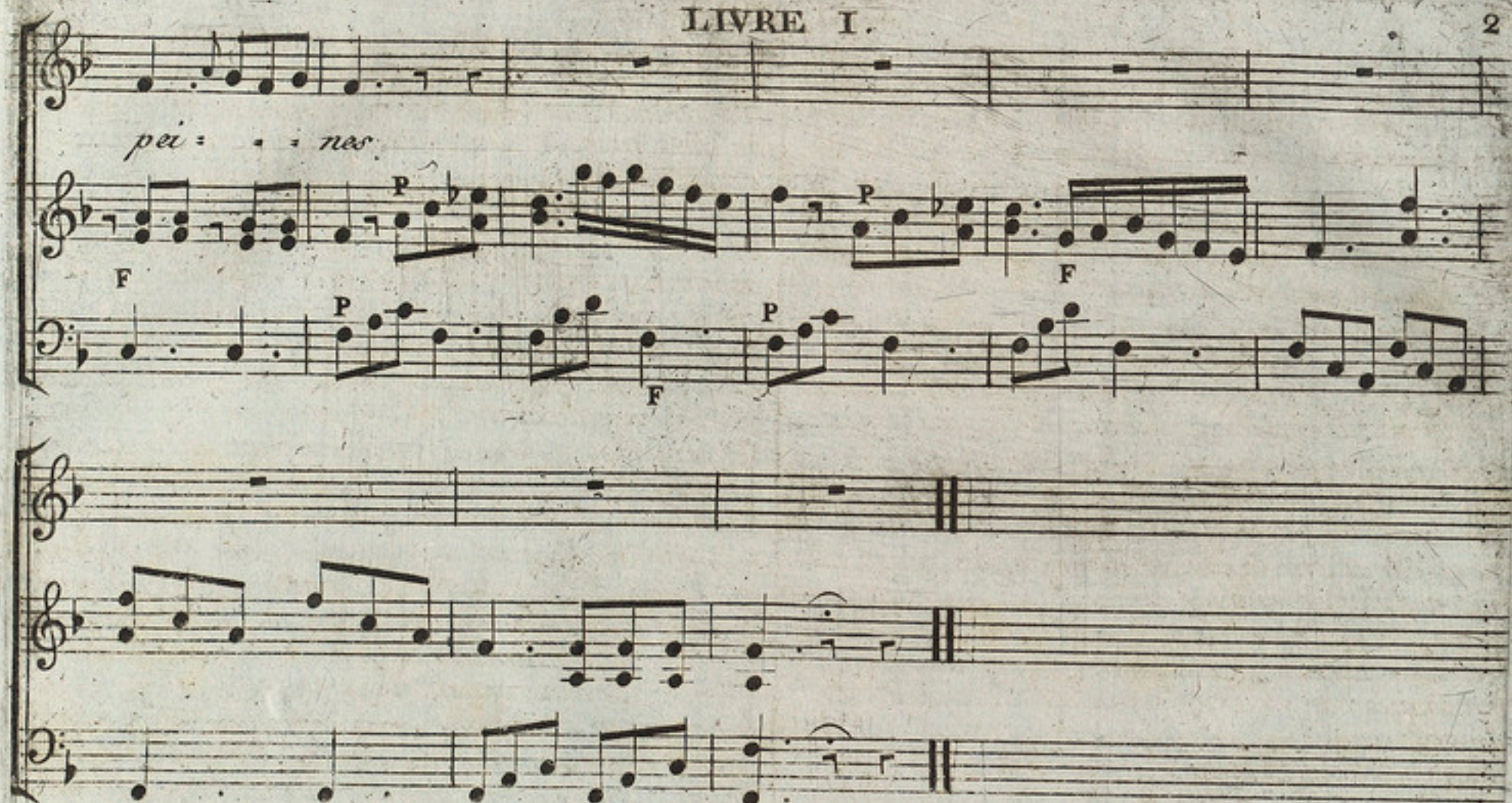
leil ait éclairé nos plai nes je fais re tentir les é chos je su

ti que les bois les prés et les fon tai nes du tris te re cit de mes

maux du tris te re cit de mes maux mais les é chos les bois

les prés et les rui seaux ne peu vent soula ger mes

P *cres* *F* *P* *F* *P* *F* *P* *cres* *P*



*Sur les gazons fleuris, à l'ombrage des Chênes,
Je ne trouve plus le repos;
Je gémis, le ramiér joint ses plaintes aux miennes,
Mes larmes troublent les ruisseaux:
Mais les ruisseaux, les prés, les bois et les échos,
Ne peuvent soulager mes peines.*

Telles étoient les plaintes d'Élicio, berger des rives du Tage. La nature l'avoit comblé de ses dons; mais la fortune et l'amour ne l'avoient pas traité comme la nature. Depuis long-temps il aimait Galatée, sans pouvoir encor se flatter d'en être aimé. Galatée étoit une simple bergère du même village qu'Élicio; mais elle eût été la reine du monde, si le monde s'étoit donné à la plus belle et à la plus sage.

C'est de Galatée et d'Élicio que je vais raconter les aventures; j'y joindrai celles de plusieurs amants que l'Amour voulut éprouver; je décrirai les mœurs du village. Vous qui n'êtes heureux qu'aux champs, vous, âmes sensibles, pour qui l'aspect d'une campagne riante, le bruit d'une source d'eau vive, sont des plaisirs presque aussi touchants que celui de faire une bonne action, puissiez-vous trouver quelque douceur à me lire!

De tous les bergers qui aimèrent Galatée, Élicio fut le plus tendre et le moins hardi. Son respect n'étoit pas la seule raison de sa timidité. Moëris, père de Galatée, étoit le plus riche laboureur du canton; Élicio n'avoit pour tout bien qu'une cabane

et quelques chèvres.

Erastre, son rival, étoit moins pauvre, sans être plus heureux. Erastre, jusqu'alors le plus insensible des pâtres, n'avoit pu résister aux charmes de Galatée; mais il ne se flattoit pas de lui plaire: trop simple pour être aimable, il savoit mieux sentir que s'exprimer; la nature en le formant s'étoit contentée de lui donner un bon cœur.

Un jour qu'Élicio, dans un vallon solitaire, songeoit à celle qu'il aimoit, il vit venir Erastre, précédé de son troupeau dont il laissoit la conduite à ses chiens. Ces bons animaux sembloient deviner que leur maître étoit trop amoureux pour s'occuper de ses brebis; ils tournoient autour d'elles, pressaient les paresseuses, ramenoient celles qui s'écartoient et faisoient à la fois leur devoir et celui du berger.

Des qu'Erastre fut près d'Élicio, J'espère, lui dit-il, que vous n'êtes pas fâché de ce que j'aime Galatée; vous savez qu'il est impossible de ne pas l'aimer, oui je consens que mes agneaux, au moment où je les sevrerai, ne trouvent dans les prairies que des herbes venimeuses, s'il n'est pas vrai que nulle

fois j'ai tenté d'oublier mon amour. J'ai consulté tous les médecins du pays, aucun n'a pu me guérir, et je viens vous demander la permission de mourir avec mon mal. Vous ne risquez rien en me l'accordant : puisque vous, qui êtes le plus aimable des bergers, vous ne pouvez attendre Galatée, que craignez-vous d'un pâtre comme moi ?

Élicio sourit à ce discours. Mon ami, lui dit-il, je n'ai pas de droit d'être jaloux ; tes chagrins sont les miens, ils doivent nous rendre chers l'un à l'autre. Des ce moment ne nous quittons plus ; nous parlerons de Galatée, et l'amitié soulagera sans doute les peines que nous cause l'amour.

Les deux rivaux, devenus amis, alloient accorder leurs musettes quand Galatée avec son troupeau parut sur la colline. Un simple corset, un jupon d'étoffe commune composoient toute sa parure ; sa taille seule rendoit cet habit charmant ; ses longs cheveux blonds flottoient sur ses épaules ; un chapeau de paille garantissoit son visage de lardeur du soleil. Simple comme la fleur des champs, elle étoit belle, et ne le savoit pas.

Élicio s'avance pour lui parler ; mais les chiens de Galatée, qui ne laissent approcher personne du troupeau, courent en grondant sur le berger. A peine l'ont-ils reconnu, que, honteux de leur méprise, il baissent le cou, le flattent de leurs queues, et vont cacher leurs têtes sous ses mains caressantes. Le belier conducteur, qu'Élicio avoit souvent nourri de son pain, l'aperçoit et vient à lui, la

tête haute, en agitant sa sonnette : toutes les brebis le suivent. Élicio leur ouvre sa panetière, il distribue aux chiens et au troupeau tout ce qu'elle contenoit ; les larmes de joie coulent de ses yeux : et la bergère, embarrassée de voir ses moutons reconnoître si bien son amant, se hâte d'arriver au belier, le frappe de sa houlette, en rougissant, et le force de s'éloigner d'Élicio.

Le berger lui reprocha ce mouvement de colère. Pourquoi, dit-il, punir vos brebis, quand c'est moi que vous voulez punir ? Ces pâturages sont les meilleurs du canton ; vous pouvez en me fuyant, laisser ici vos agneaux, j'oublierai mes chèvres pour en avoir soin. Si cette faveur vous semble trop grande, choisissez l'endroit où vous voulez passer la journée, je m'en éloignerai pour qu'il vous soit plus agréable. Élicio, répondit Galatée, ce n'est pas pour vous fuir que je détourne mes moutons ; je les mène au ruisseau des Palmiers, où je dois trouver ma chère Florise. Je suis reconnoissante de vos offres ; je vous le prouve en dissipant vos soupçons. Elle parloit encore et continuoit son chemin. Érastre lui cria de loin : Puisse-tu devenir amoureuse de quelqu'un qui te traite comme tu nous traites ! puisse-tu... Il en auroit dit davantage si Galatée, en s'éloignant toujours, ne s'étoit mise à chanter. L'amant le plus encolère aime encore mieux écouter sa maîtresse, que de lui dire des injures. Érastre se tut ; Galatée chanta ces paroles.

Galatée. *Andantino*

Clavecin

P *cres* *PF* *FP* *PF* *FP*

F *P* *cres*

Les soins de mon troupeau me occupent toute en = =

LIVRE I (*)

4

tière c'est de mes seuls agneaux que dépend mon bonheur;

quand j'ai trouvé pour eux u ne fontai ne clair re s'ils sont con

tems rien ne manqua à mon cœur.

Adagio

cres

Je dors toute la nuit; quand l'aube va paroître,
 Sans crainte et sans desir je vois venir le jour.
 Ce doux repos m'est cher; je ne veux point connoître
 Ce vieux enfant que l'on appelle Amour.

Que les loups et l'Amour soient loin de ma retraite.
 Trop heureuses brebis, un chien s'en vous défend:
 Pour me défendre, hélas! je n'ai qu'une houlette;
 Mais c'est assez pour combattre un enfant.

(*) Les petites notes de cette mesure
 Sont pour les paroles du 2^e Couplet

En achevant sa chanson, Galatée étoit arrivée au ruisseau des Palmiers. Florise l'attendoit; Florise sa meilleure amie, la confidente de ses plus secrètes pensées. Elles s'assirent au bord de l'eau, et s'amusoient à cueillir des fleurs, lorsqu'elles apperçurent une bergère qui leur étoit inconnue. Cette étrangère, jeune et belle, paroissoit accablée d'un chagrin profond. De temps en temps elle s'arrêtoit, soupiroit, et regardoit le ciel avec des yeux mouillés de larmes. Trop occupée de ses malheurs pour appercevoir Galatée, elle s'approcha du ruisseau, prit de l'eau dans sa main, et lava ses yeux fatigués de pleurer. Hélas! dit-elle, il n'y a point d'eau qui puisse éteindre le feu dont je suis consumée.

Galatée et Florise coururent vers l'étrangère. Si le ciel, lui dirent-elles, est aussi touché de vos pleurs que nous le sommes, bientôt vous n'aurez plus sujet d'en répandre. Nous plaignons vos malheurs sans les connoître: souvent on les soulage en les racontant; mais nous n'osons vous demander un récit qui peut coûter à votre cœur. Ce récit, répondit l'inconnue, me privera peut-être de l'amitié que vous semblez me promettre. Quand vous saurez que l'amour a causé mes maux, puis-je espérer que vous les plaindrez encore? Les bergères, après l'avoir rassurée, la conduisirent dans un bosquet écarté; elles s'assirent à l'ombre, et l'étrangère commença son histoire.

Mon village est sur les rives de l'Hénarès, célèbre par la fraîcheur de son onde: mon père est laboureur; les travaux champêtres occupent seuls ma vie: tous les matins je m'en vais paître mes brebis. Seule au milieu des bois, la solitude ne m'ennuyoit point; j'écoutois les oiseaux, je chantois avec eux; je cueillois la rose vermeille, le lis sans tache, l'œillet bigarré; un bouquet rendoit heureuse ma journée: je n'aimois rien que mes agneaux; je ne cherchois dans la campagne que des fleurs et de l'ombre.

Combien de fois me suis-je moquée des larmes et les soupirs de quelques bergères qui me confioient leurs amours! Je me souviens qu'un jour la jeune Lidie vint se jeter à mon cou, et me baigna de ses pleurs. Alarmée de son desespoir, j'essuyai ses yeux en l'embrassant; je lui demandai avec tendresse quel affreux malheur lui coule tant de larmes. Ton père est-il mort? m'écriai-je; as-tu perdu ton troupeau? Ah! machere Téalinde, me répondit-elle, rien ne peut me consoler... il est parti... il est parti... et ce matin j'ai vu la bergère Léocadie avec le ruban couleur de rose que j'avois donné l'autre jour à cet ingrat. Je vous avoue, aimables bergères, que je ne pus m'empêcher de rire à ce récit entre coupé de sanglots.

Lidie en fut offensée; elle me regarda, baissa la tête, et s'éloigna de moi. Je voulus la retenir: Téalinde, me dit-elle, puissiez-vous connoître un jour le mal que je souffre, et trouver dans vos confidentes la pitié que je trouve en vous! tel fut son souhait: peut-être est-ce vous, bergères, qui l'accomplirez aujourd'hui.

J'étois libre et heureuse: je ne le fus pas longtemps. Un jour, c'étoit la veille de la fête du village, j'étois allée avec plusieurs bergères chercher des rameaux et des fleurs pour en orner notre temple: nous trouvâmes sur le chemin une troupe de bergers assis à l'ombre des myrtes; tous étoient nos amis ou nos parents: ils vinrent au-devant de nous. Six d'entre eux s'offrirent pour aller chercher les rameaux dont nous avions besoin: nous acceptâmes leur offre, et nous demeurâmes avec le reste de leurs compagnons.

Parmi ces jeunes gens étoit un étranger que je voyois pour la première fois. A peine je leus regardé, que je sentis courir dans mes veines un feu qui m'étoit inconnu: je me doutai pour tant de ce que c'étoit. Lidie étoit là; je pensai tomber aux genoux de Lidie, et lui demander pardon de ne pas avoir plaint dans elle le mal que je sentois déjà.

Il étoit aisé de lire sur mon visage ce qui se passoit dans mon âme; mais tout le monde étoit occupé de l'étranger. On lui demandoit d'achever une chanson que notre arrivée avoit interrompue; il la reprit, et je tremblai quelle ne parlât d'amour. S'il est amoureux, me disois-je, il ne doit songer qu'à l'amour. Heureusement il ne chanta que les plaisirs de la vie pastorale, et les moyens de conserver les troupeaux: il ne dit rien de ce qui fait mourir les bergères.

A peine avoit-il achevé, que nous vîmes revenir ceux qui étoient allés nous couper des rameaux. Ils en étoient si chargés que marchant sur la même ligne serrés les uns contre les autres, on auroit cru voir s'approcher une petite colline toute couverte de ses arbres. Quand ils furent près de nous, ils entonnèrent une ronde villageoise à laquelle nous répondîmes. Bientôt ils déposèrent leurs fardeaux, et vinrent offrir à chaque bergère une guirlande de différentes fleurs. Nous acceptâmes leurs dons, et nous nous disposâmes à retourner au village, lorsque le plus vieux d'entre eux, nommé Eleuco, nous arrêta. Il faut dit-il, que chacune de vous nous récompense de nos peines, en donnant sa guirlande à celui qu'elle aimera le mieux. Cela est trop juste, répondit une de mes compagnes en posant sa guirlande sur la tête de son cousin: les autres suivirent son exemple, et choisirent toutes un de leurs parents. Je restai la dernière et par bonheur je n'avois point là de cousin.

Je fis semblant d'être incertaine, puis m'approchant de l'inconnu, Je vous donne cette guirlande, lui dis-je, au nom de toutes mes compagnes, pour vous remercier du plaisir que nous a fait votre chanson. Je prononçai ce peu de mots tout d'une haleine, sans oser lever les yeux sur celui que je couronnois; et ma main trembloit si fort, que la guirlande pensa m'échapper.

L'étranger reçut mon bienfait avec reconnaissance et modestie: il saisit l'instant où personne ne pouvoit l'entendre pour me dire à voix basse: Je vous ai payé bien cher la guirlande que j'ai reçue: vous ne m'avez donné que des fleurs; et moi... Il ne put achever. Mes compagnes me pressaient de partir: je ne lui répondis pas; mais je le regardai le plus long-temps qu'il me fut possible. Je ne m'occupai que de lui pendant le chemin; je ne songai qu'à lui quand je fus arrivée.

Le lendemain, jour de la fête, après avoir adoré l'Éternel, tous les habitants du village et des environs se rassemblèrent sur la grande place pour s'exercer à différents jeux champêtres. Une troupe de jeunes gens, fiers de leur âge, de leur force, de leur agilité, se présente pour disputer le prix de la lutte, du saut, de la course. Chacun deux paroît devoir l'emporter. Je ne m'intéressois que pour un seul; mes vœux furent exaucés.

Artidore, c'étoit le nom de mon étranger, fut vainqueur dans tous les jeux, fut applaudi par tout le monde. Alano, disoit-on, court mieux que Silvain; Marseille est plus fort que Lisandre: mais Artidore l'emporte sur tous. J'écoutois ces paroles, et n'osois pas les redire: mais je faisois semblant de ne pas les avoir entendues, pour me les faire répéter.

Ce beau jour finit. Le lendemain nous nous rassemblâmes une douzaine de jeunes filles, l'élite du village. Précédées d'une musette, et nous tenant toutes par la main, nous allâmes gagner en dansant une prairie ou nous trouvâmes Artidore avec tous nos jeunes gens. Dès qu'ils nous virent, ils coururent se mêler à notre danse; chaque berger sépara deux bergères, et rompit notre chaîne pour la doubler. Alors les flûtes les tambourins, se joignirent à notre musette: la danse devint plus vive, et mon bonheur voulut que ma main se trouvât dans celle d'Artidore. Le saisissement que cette main me causa pensa me faire rompre la chaîne. Artidore s'en aperçut, et m'enleva fortement en me pressant contre son sein: le remède étoit pire que le mal.

La danse finie, nous nous assîmes sur l'herbe. Tout le monde desiroit d'entendre chanter Artidore: il y consentit. Je n'ai jamais oublié sa chanson; et je vais vous la répéter, malgré les pleurs que je donnerai peut-être à un si doux souvenir.

Téolinde,

And.^e Sostenuto

Clavecin

P

cres

F

FF

GALATÉE,

Jamais nous ne verrions briller un jour se- rin tou- jours par la dou- leur

l'ame se- roit fle- tri- e si l'a- mour ne ve- nait con- so- ler no- tre

vi- e et se- mer quel- ques fleurs sur ce tri- ste che- min sur ce tri- ste che- min

am- our lon doit benir tes chaî- nes si deux a- mans ont a souf- frir ils n'ont que

la moi- tie des pei- nes et tu sa- is doub- ler leur plai- sir

The musical score is written on five systems, each consisting of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment (bass clef). The lyrics are written below the vocal line. The music is in a minor key, indicated by the key signature (one flat). The tempo is marked 'Allegretto' (though not explicitly written, it is implied by the notation). The dynamics are marked with 'P' (piano), 'PF' (pianissimo), and 'F' (forte). The score includes various musical symbols such as notes, rests, and accidentals. The lyrics are in French and describe a scene of love and suffering.



*Il n'est point de malheur pour un amant aimé;
D'un seul mot, d'un souris, dépend sa destinée;
Le sort voudroit en vain la rendre infortunée;
On lui dit, Je vous aime, et son cœur est calmé.*

*Amour, l'on doit bénir tes chaînes:
Si deux amants ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines;
Et tu sais doubler leur plaisir.*

*L'autre jour deux amants, à l'ombre d'un tilleul,
Sur leur hymen futur se contoient leurs alarmes;
J'entendis qu'ils disoient, en essuyant leurs larmes,
Souffrir deux est plus doux que d'être heureux tout seul.*

*Amour l'on doit bénir tes chaînes:
Si deux amants ont à souffrir,
Ils n'ont que la moitié des peines;
Et tu sais doubler leur plaisir.*

Il étoit temps de retourner au village: chaque berger offrit le bras à sa bergère. Soit hasard, soit adresse, Artidore me donna la main. Nous marchions en silence, sans oser nous regarder; mais chacun de nous deux observoit l'instant où l'autre ne pouvoit le voir, pour lui jeter un coup-d'œil; et dès que nos yeux se rencontroient, ils se baissoient vers la terre. Enfin je lui dis: Artidore, le peu de jours que vous nous donnez vous sembleront des années, si vous avez laissé dans votre village quelqu'un qui vous soit cher. Je donnerois toute ce que je possède,

me répondit-il, pour que ces heureux jours durassent autant que ma vie. = Vous aimez donc bien les fêtes? = Ah! ce ne sont pas les fêtes... Il fit un soupir; je soupirai aussi: il me serra la main; je ne crois pas le lui avoir rendu.

Nous en étions là, lorsque le vieux Eleuco, dont on respectoit tous les avis, proposa de chanter une ronde, pour rentrer dans le village aussi gaiement que nous en étions sortis. Je m'en chargeai volontiers; et saisissant cette occasion de donner quelques avis à Artidore, voici la ronde que je chantai en le regardant.

Allegretto

Clavecin

Vous lez vous être heu reux a mant ? soy ez qui de par le mis :

te re; ce lui qui s'aït le mieux se taire en A mour est le plus sa vant.

pour être aimé s'oyez discret; la clef des cœurs c'est

le se = cret

pour être aimé

soy:ex dis =



*En vain de l'amour on médit,
Le secret épure sa flamme;
L'amour est la vertu de l'ame
Quand le mystère le conduît.
Pour être aimé &c.*

*Souvent un seul mot peut ravir
Le prix d'une longue constance;
Cachez jusqu'à votre souffrance
Pour savoir cacher le plaisir.
Pour être aimé &c.*

*Ne confiez qu'à votre cœur
Vos succès et votre victoire;
Tout ce que l'on perd de la gloire
Retourne au profit du bonheur.
Pour être aimé &c.*

Ignore si ma chanson plut à Artidore; mais il en profita. Pendant tout le séjour qu'il fit avec nous, il mit tant de circonspection, tant de prudence dans les soins qu'il me rendit, que la langue la plus maligne ne trouva pas un seul mot à dire.

J'étois certaine d'être aimée, et je n'avois pu cacher à mon amant que mon cœur étoit à lui. Nous étions convenus qu'il retourneroit à son Village, comme il l'avoit annoncé, et que peu de jours après il enverroit un ami de sa famille me demander à mon père. Nous étions sûrs tous deux que nos parents consentiroient à ce mariage: tout sembloit d'accord avec nos projets, quand, deux jours avant le départ d'Artidore, mon malheur fit revenir ma sœur jumelle d'un village voisin où elle étoit allée voir une de mes tantes.

Cette sœur, par une fatalité bien rare, est mon portrait vivant. Son visage, sa taille, sa voix, tout est si semblable entre nous deux, que nos parents nous

donnoient des habits différents pour nous reconnaître. Mais nos caractères sont bien loin de cette ressemblance; et si nos cœurs avoient été jumeaux, je ne verserois pas tant de larmes.

Des le lendemain de son retour, ma sœur fit sortir le troupeau, et le conduisit au pâturage avant que je fusse éveillée. Je voulus aller la rejoindre; mais mon père me retint toute la journée: il fallut renoncer à l'espérance de voir Artidore. Le soir ma sœur revint, et me dit avec mystère quelle avoit à me parler de quelque chose d'important. Le cœur me battit; je devinai mon malheur. J'allai m'enfermer avec elle: jugez de ce que je devins en entendant ces paroles:

Ce matin, ma sœur, je conduisois le troupeau sur les rives de l'Hénarès, lorsque j'ai vu venir à moi un jeune berger qui m'est inconnu: il m'a saluée, et m'a pris la main avec une familiarité qui m'a surprise et offensée. Mon silence, et l'altération qu'il a dû remarquer sur mon visage, n'ont pas été capables d'arrê-

ter ses transports. Eh quoi ! ma belle Téo linde, ma-
t-il dit, ne reconnoissez-vous pas celui qui vous aime
plus que lui-même ! J'ai bien vu ma sœur, que j'étois
prise pour vous ; mais comme votre réputation m'est
chère, et qu'un berger aussi hardi pourroit lui faire
grand tort, j'ai voulu vous débarrasser pour jamais
de cet importun. Je me suis gardée de lui dire qu'il
se trompoit et prenant le ton que Téo linde auroit dû tou-
jours avoir, j'ai répondu à ses discours avec une fierté,
avec un dédain qui leut fort étonné ; ce qui ne vous
justifie pas trop ma sœur. Mais heureusement pour
vous, mes paroles lui ont fait impression ; il ma quai-
tée en me nommant perfide, ingrate ; et je crois pou-
voir vous répondre que vous ne le reverrez plus.

Vous comprenez aimables bergeres, combien je
souffrois pendant ce récit. J'aurois donné la moitié
de ma vie pour être au lendemain, pour aller à l'in-
stant même débromper mon malheureux amant.
Ah ! que la nuit me parut longue ! les étoiles bril-
loient encore, que j'étois déjà dans les champs. Ja-
mai mes pauvres brebis n'avoient marché si vite.
J'arrive à l'endroit où j'avois coutume de trouver Ar-
tidore ; je le cherche, je l'appelle, je parcours le riva-
ge, le bois, la campagne ; je ne trouve point Artidore.
Reviens, m'écriai-je ; reviens, mon bien aimée, voi-
ci la véritable Téo linde, celle qui ne vit que pour
l'aimer. L'écho répète mes paroles ; et Artidore ne
vient point. Enfin, lassé de tant de recherches, je
vais m'asseoir au pied d'un saule, et j'attends que
le jour soit plus grand, pour parcourir de nou-
veau tous les lieux que j'avois parcourus.

A peine l'aube du matin laisse-t-elle dis-tinguer les
objets, que j'appercois des caracteres tracés sur
l'écorce d'un peuplier blanc. Je regarde, je recon-
nois la main d'Artidore, et je ne sais comment
je pus lire sans mourir les vers que voici :

O vous dont l'inconstance égale la beauté,
Vous qui comptez pour rien vos serments et ma vie
Vous ordonnez quelle me soit ravie.
Elle est à vous, comme ma liberté.
Je beirai, cruelle, à votre ordre terrible ;
Vous ne me verrez plus : mais à mon dernier jour,
Je veux parler de mon amour ;
Où, je veux répéter à votre ame insensible
Le serment que je fis, hélas, pour mon malheur :
En décrivant sur l'écorce flexible,
Il restera gravé mieux que dans votre cœur.
Adieu ; jus qu'au tombeau le mien vous a chérie.
Pour ne plus vous le dire, il a fallu mourir ;
Si mon trépas vous arrache un soupir,
Ma mort sera plus douce que ma vie.

Je lus deux fois, sans pleurer, ces tristes adi-
eux ; je voulus les relire encore, mais les larmes
m'en empêcherent ; et si ces larmes n'étoient ve-
nues, je serois morte sur le champ. La douleur m'ô-
ta des ce moment le peu de raison que l'amour m'a-

voit laissé. Je résolus de tout abandonner pour courir
après Artidore. Je voulois partir sur-le-champ ;
mais je ne pouvois quitter ce peuplier où mon arrêt
étoit tracé. J'essai inutilement d'enlever cette écorce ;
je la baise mille fois, je la baigne de mes pleurs, et
je prends la fuite à travers la campagne, ou répi-
tant les derniers mots que j'avois lus.

J'arrive sur ces bords ; ils ne sont pas éloignés de la
patrie de mon amant. Jus qu'à présent personne n'a
pu me donner de ses nouvelles. Je veux le chercher
encore quelques jours ; mais si ma recherche est
vaine, si mon Artidore n'est plus, mon parti est
pris, je le suivrai : oui s'écria-telle en fondant
en larmes, je le suivrai ; c'est ma dernière
espérance.

Tel fut le récit de Téo linde. Galatée et Florise
s'efforcèrent de la consoler : Restez ici, lui dit Galatée,
nous vous aiderons à retrouver Artidore ; et, jus-
qu'à ce moment, nous de pleurerons avec vous.

Téo linde, touchée de ces offres, embrassa Galatée,
et lui promit de ne pas la quitter de quelques jours.

Le soleil s'étoit couché, et les trois bergeres ras-
semblerent le troupeau pour le ramener au village.
Elles n'étoient pas encore à la moitié du chemin,
quand Galatée s'appercut quelle avoit oublié sa
houlette. elle pria Florise et l'étrangere de veiller
à ses brebis, et retourna seule pour la chercher.
Elle découvrit bientôt à travers les arbres un
vieux berger, nommé Lénio, assis à la place qu'elle
avoit occupée ; il tenoit dans ses mains la houlette
qu'elle venoit reprendre.

Dans le même instant, Elicio, qui retournoit
à sa cabane avec son petit troupeau de chevres,
vint à passer ; et reconnoissant la houlette de
Galatée, il s'arrête en regardant Lénio d'un air
étonné. Galatée, attentive au mouvement d'Elicio,
se cache derrière un buisson pour écouter ce qu'il
alloit dire.

De qui tiens-tu cette houlette ? demande Eli-
cio d'une voix animée. Je viens de la trouver ici,
lui répond le vieux berger, et je la destine à Bélise,
qui ne refusera pas un si beau présent. = Je
souhaite que tu puisses attendre Bélise par
le don de cette houlette ; mais la mienne est en-
core plus belle : regarde comme l'écorce adroitement
enlevée semble former tout autour une branche
de terre. Que veux-tu que je te donne pour la
changer contre celle que tu tiens. = Je veux la
plus belle de tes chevres. = Ah ! j'y consens :
je n'en ai que six, les voilà ; tu peux choisir.
Le vieux Lénio n'eut pas de peine à se décider :
des six chevres d'Elicio, une seule étoit près
de mettre bas ; ce fut celle-là qu'il choisit. Elicio
transporté lui donna la chevre, changea de hou-
lette, et l'embrassa de tout son cœur. Les deux
bergers, également satisfaits, se séparèrent ; et
Galatée, toute pensive, rejoignit Florise et Téo-
linde, qui lui demanderent des nouvelles de

sa houlette. Quelqu'un l'a prise, répondit la bergère; mais je n'y ai pas de regret.

Cependant les ombres de la nuit commençoient à noircir les montagnes; les oiseaux, rassemblés sous le feuillage, se disputoient avec un murmure confus la branche où ils passeroient la nuit. On entendoit de tous côtés les chalumeaux des bergers, et les sonnettes des brebis qui s'approchoient du village. Les bergères, en y rentrant, trouverent de grands apprêts de fêtes: on leur en dit le sujet. Daranio, un des plus riches laboureurs, devoit épouser le lendemain Silverie, dont les yeux bleux faisoient toute la dot. Le prodigue amant vouloit célébrer son bonheur par la noce la plus brillante. Il avoit invité tous les bergers des villages voisins; et le fameux Tircis, qui n'avoit point d'égal dans l'art de chanter ou de jouer de la flûte, venoit d'arriver avec son ami Damon. Téoïnde espéra qu'Artidore pourroit se trouver à ces noces; elle résolut d'y suivre Galatée. Tous les bergers se préparèrent aux jeux et aux combats qui devoient remplir cette belle journée.

LIVRE SECOND

Quand pourrai-je vivre au village! quand serai-je le possesseur d'une petite maison entourée de cerisiers! tout auprès seroit un jardin, un verger, une prairie, et des ruches: un ruisseau bordé de noisetiers environneroit mon empire; et mes desirs ne passeroient jamais ce ruisseau. Là, je coulerois des jours heureux; le travail, la promenade, la lecture, occuperoient tous mes moments. J'aurois de quoi vivre: j'aurois encore de quoi donner; car sans cela point de richesse: c'est n'avoir rien que de n'avoir que pour soi. Si je pouvois jouir de tous ces biens avec une épouse sage et douce, et voir nos enfants, jouant sur le gazon, se disputer à qui courra le mieux pour venir embrasser leur mère, je croirois devoir exciter l'envie de tous les rois de l'univers.

Tel étoit le sort des bergers dont j'écris l'histoire: un doux mariage couronnoit presque toujours une longue passion. Daranio, amant aimé de Silverie, alloit devenir son époux. Au lever de l'aurore, tous les habitants du village et des alentours étoient déjà sur la grande place; l'un avoit fait des guirlandes pour en orner la porte de la maison des mariés; l'autre, avec son tambourin et sa flûte, leur donnoit une joyeuse aubade: ici, l'on entendoit la champêtre musette; là, le violon harmonieux; plus loin, l'antique psalterion: celui-ci mettoit des rubans à ses

castagnettes, celui-là des bouquets à son chapeau; chacun vouloit plaire à sa maîtresse: tous étoient animés par l'amour et par la joie.

Les nouveaux mariés ne se firent pas attendre: on les vit arriver parés de leurs plus beaux habits. Galatée et les jeunes filles conduisoient Silverie; Elicio et les bergers entouraient Daranio. Cette aimable troupe prit le chemin du temple, au bruit de tous les instruments.

Après s'être juré une éternelle fidélité, les deux époux retournèrent à la grande place; et toutes les jeunes filles coururent chercher les présents qu'elles deslinoient à la mariée. L'une revint offrir à Silverie un panier de fruits; l'autre porte dans son chapeau des œufs frais que ses poules ont pondus: celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq: toutes, sans regret et sans vanité, font une offrande de proportionnée à leurs richesses.

Galatée approche à son tour; elle apportoit deux tourterelles qu'un valet de son père venoit de prendre au filet. La bergère craignoit de leur faire mal; et ses deux mains pouvoient à peine suffire pour tenir les deux oiseaux: leurs ailes blanches, leurs becs couleur de rose, s'échappoient sans cesse entre ses doigts. Elle se presse d'arriver à Silverie; et la saluant d'un air gracieux: Ma bonne amie, lui dit-elle, voici des oiseaux qui veulent vivre avec vous; je vous prie de les recevoir: tous les époux fidèles leur doivent un asyle. En disant ces mots, elle présente les colombes. Silverie avance ses mains pour les prendre, Galatée ouvre les siennes: les deux oiseaux pressent du moment, ils s'échappent en rasant de laile le visage des deux bergères, et s'élèvent dans les airs. Silverie étonnée, Galatée presque triste, les suivent des yeux, et les perdent bientôt de vue: alors elles se regardent sans rien dire; et tout le monde rit, excepté Galatée.

Elicio s'approcha d'elle, et lui dit à voix basse: Ces oiseaux vous ont punie de ce que vous ne les gardiez pas: mais ils auront besoin de vous revoir, et j'ose vous répondre qu'ils reviendront vous trouver. Je n'y compte pas, dit Galatée, et je m'en console s'ils sont plus heureux. Aussitôt elle envoya chercher dans sa bergerie un bel agneau qui remplaceroit les tourterelles.

Pendant que l'on offroit les présents, plusieurs tables s'étoient dressées sous une épaisse feuillée: elles sont bientôt couvertes de mets. Daranio, qui donnoit la fête, fait asseoir les mères, les vieillards et les jeunes filles; les jeunes garçons restent debout pour les servir. Plus loin, sur une espèce de théâtre soutenu par des tourteaux, les musiciens vont se placer. La Symphonie commence; on l'interrompt souvent par des cris de joie: le plaisir, la gaieté, brillent sur tous les visages; on parle, on écoute, on rit tout à la fois: tout le monde est content, tout le monde est heureux; on croiroit que chaque berger vient d'épouser sa maîtresse.

Pour qu'il ne manque à la fête, quand le repas est achevé, Daranio propose un combat pastoral: Silverie détache sa guirlande, et déclare quelle sera le prix de celui qui chantera le mieux sa bergère. Alors les instruments se taisent, toutes les jeunes filles regardent leurs amants, tous les bergers se préparent à chanter. Erastre même veut entrer en lice; mais le fameux Tircis se lève, et Erastre va se rasseoir. Personne n'ose combattre avec Tircis. Le seul Elicio se présente. Berger, lui dit-il, je ne prétends pas vous disputer la guirlande; mais je veux célébrer celle que j'aime.

Il se fait un profond silence; les deux rivaux chantent alternativement ces paroles:

Tircis

Clavecin

Allegretto

La Charmante phi-

lis est celle que j'a do re; l'A mour et ma Phi lis sou tiendront mes ac cens

vous qu'a la connois se n'e cou tez pas mes chants j'ai

prononcé son nom que puis je dire en cor re j'ai prononcé son nom que puis je dire en



Elicio.

Je veux cacher le nom de l'objet qui fit naître
Ce feu dont je me sens embrasé pour jamais ;
Hélas ! je me trahis si je peins ses traits ;
Comme elle est la plus belle, on va la reconnoître.

Tircis.

La pomme colorée est la fidèle image
Du teint vif et brillant de ma chère Philis ;
Ses regards languissants, l'arc de ses noirs sourcils,
Retiennent tous les cœurs dans un doux esclavage.

Elicio.

La rose au teint vermeil, la neige éblouissante,
Ressemblent aux appas dont je suis enchanté ;
Cette neige résiste aux ardeurs de l'été ;
L'hiver ne flétrit point cette rose brillante.

Tircis.

Philis depuis deux ans cause seule mes peines ;
Je l'aimai dès le jour où je vis ses yeux bleus ;
L'amour m'attendoit là, caché dans ses cheveux,
Et de ses tresses d'or il fit pour moi les chaînes.

Elicio

Je ne peux rien offrir à la beauté que j'aime ;
Hélas ! je n'eus jamais que mon cœur et mon chien.
Mon cœur depuis long-tems est devenu son bien ;
Mon chien la suit déjà comme un autre moi-même.

Les deux bergers cessèrent de chanter. Silverie incertaine avoit voulu donner deux prix. Vos talents sont égaux, leur dit-elle, je n'ose et je ne puis choisir. Que chacun de vous reçoive une branche de laurier ; et souffrez que la guirlande appartienne à ma meilleure amie. En disant ces mots, elle offrit à Tircis et à Elicio deux couronnes égales ; et se retournant vers Galatée, elle posa la guirlande sur sa tête.

La musique donna bientôt le signal de la danse. Elicio vint prier Galatée de danser avec lui. La bergère rougit et accepta. Auriez-vous desirez, lui dit Elicio d'une voix tremblante, que Tircis eût remporté le prix ? Non répondit Galatée, j'aurois été fâchée pour l'honneur de notre village, de vous voir vaincu par un étranger. Après ce peu de mots, ils n'osèrent plus se parler.

La nuit vint, et tout le monde alla souper chez Darratio, excepté Galatée qui ramena chez elle Florise et la triste Téolinde. Des que ces trois bergères furent parties, Elicio prit le chemin de sa cabane avec Erastre, Tircis et Damon : ces deux derniers étoient depuis long-

tems les bons amis d'Elicio, et connoissoient son amour et ses peines.

Ils n'avoient pas fait encore beaucoup de chemin, lorsqu'en passant au pied d'un antique hermitage situé sur une petite colline, ils entendirent le son d'une harpe. Arrêtons-nous, leur dit Erastre, pour écouter la voix d'un jeune homme qui depuis quinze jours est venu se faire hermite ici. Je lui ai parlé plusieurs fois. D'après ses discours, je crois que c'est un grand seigneur que ses malheurs ont forcé de quitter le monde ; et si Galatée continue à me traiter aussi mal, j'ai le projet de me faire hermite avec lui.

Ces paroles d'Erastre inspirèrent aux bergers le désir de connoître l'hermite. Ils monterent la colline sans bruit, et découvrirent bientôt un jeune homme de vingt-deux ans à peu près, assis sur un morceau de roc : il étoit vêtu d'une bure grossière ; une corde lui servoit de ceinture ; ses jambes et ses pieds étoient nus : il tenoit dans ses mains une harpe dont il tiroit des sons plaintifs ; ses yeux humides étoient tournés vers le ciel, et deux longues larmes sillonnaient ses joues. Le silence de la nuit, la clarté pâle de la lune, la sainte

GALATÉE,

Fabian

Largo molto.

Clavecin

P

LIVRE II.

16

vain ja dresse au ciel u ne plainte impor-tu = ne le Ciel ne cou te

plus mes ac-cens doulou = reux le re doutable a =

= mour la vo = la = ge for-tu = ne tout jus qua là mi =

= lie' seul bien des malheu = reux sem = ble se ré = u =

= nir pour com bler ma mi = se re pour com bler ma mi = se = re je

cres

PF P PF F P

F P F P

F P

F P

GALATÉE,

remplis mon destin; je suis né pour souffrir

P

mon cœur n'a plus rien plus rien sur la terre

P

je ne peux plus ai-mer et je ne peux mourir

P *cres* *P* *P* *F* *F*

Puret sainte a-mi - lie', douce

Allegretto

charme de la vi - e je timmo - lai la - mour; mais qu'il m'en a cou -

te rends du moins tere - pos à mon

FF

a - me fle - tri e : on dit que tu suf -

fis pour ta féli ci té.

loin de me soula ger tu com bles ma mi se re loin de me soula -

ger tu com bles ma mi se re. je rem plis mon des tin ; je re -

ne pour souffrir: mon cœur n'a plus rien plus rien sur la terre je ne peux
plus ai-mer, et je ne peux mourir et je ne peux mou-
rir mourir

L'hermite se tut: sa tête se pencha sur son épaule, ses mains quâterent les cordes de la harpe, et tombèrent sans mouvement à ses côtés. Les bergers coururent à son secours; Éras tre le prit dans ses bras, et le fit revenir à lui. L'hermite le regarda long-tems comme quelqu'un qui se réveille au milieu d'un songe effrayant. Berger, lui dit-il, les soins que vous me donnez ne font que prolonger, mes maux, et une vaine reconnaissance est tout ce que je puis vous offrir. Vous pouvez nous raconter vos malheurs, lui dit Tircis; la tendre amitié que déjà vous nous avez inspirée est digne de cette confiance. Ah! l'amitié... reprit l'hermite, quel nom avez-vous prononcé! Mais je serai ce que vous desirez. Je vous ai plus d'une obligation: c'est dans votre village que je vais demander le peu d'aliments nécessaires à ma triste existence; on m'en donne toujours plus qu'il ne m'en faut. Puisque je vous dois ma vie, il est juste que vous en connaissiez les peines. A ces mots, les bergers se pressèrent autour de lui, et le jeune hermite commença son récit.

Dans l'ancienne et fameuse ville de Xérès dont Mi-

nerve et Mars ont toujours protégé les habitants, vivoit un jeune cavalier nommé Timbrio. Sa haute valeur étoit la moindre de ses qualités. Entraîné par une sympathie invincible, je mis tout en oeuvre pour obtenir son amitié: je réussis. Toute la ville oublia bientôt les noms de Timbrio et de Fabian, c'est le mien, et l'on nous appella simplement Les deux amis.

Nous méritions un si doux surnom: toujours ensemble, nos belles années passaient comme des instants. Nos seules occupations étoient les exercices de Mars; nos délassements, la chasse: nos passions, l'amitié. Ce bonheur dura jusqu'au jour, le plus fatal de ma vie, où Timbrio eut une querelle avec un cavalier nommé Pransile. La famille de mon ami l'obligea de s'exiler: mais il écrivit à Pransile qu'il alloit à Naples, où il le trouveroit toujours prêt à terminer leur différend comme il convient à des gentils-hommes.

Je tois malade, et hors d'état de suivre mon ami. Notre adieu fut mêlé de beaucoup de larmes: je lui promis de le rejoindre aussitôt que ma santé me le permettroit. Mais je sentis bientôt que son absence me fati-

quoit plus que ma maladie; et sachant qu'il y avoit à Cadix quatre galeres qui appareilloient pour l'Italie, je résolus de m'embarquer. L'amitié me donna des forces que la convalescence me refusait. Je me rendis à bord; le vent seconda mes projets, et me fit arriver à Naples en peu de jours.

Il étoit nuit quand je descendis sur le port. En traversant une rue, j'entendis un cliquetis d'épées, et j'aperçus un homme qui, le dos appuyé contre une muraille, se défendoit contre quatre assassins. Je vole à son secours; j'étois suivi de plusieurs valets qui me secondent. Cette attaque imprévue fait prendre la fuite aux quatre lâches; je cours à l'inconnu, je lui parle, je l'empoigne; c'étoit Timbrio.

Je le serrai dans mes bras en versant des larmes de joie; mais je payai bien cher le plaisir d'une si douce réunion: mon ami étoit blessé; et l'émotion que lui causa ma vue achevant d'épuiser ses forces, il tomba dans mes bras, évanoui et tout sanglant. J'envoie chercher du secours; Timbrio revient à lui: un chirurgien visite sa blessure, et me répond qu'elle n'est pas mortelle. Cette assurance me console; nous faisons un brancard de nos bras, et nous portons chez lui mon malheureux ami.

Ce fut là que j'appris la cause de cet assassinat. Timbrio, en arrivant à Naples, avoit remis des Lettres d'Espagne à un des premiers citoyens de la ville, dont la famille étoit espagnole. Recu dans sa maison comme un compatriote aimable, mon ami n'avoit pu résister aux charmes de sa fille aimée Nisida, la plus belle et la plus

sage des Napolitaines. Son respect et sa timidité ne lui permirent jamais d'avouer son amour. Mais un prince italien, amoureux de Nisida, devina qu'il avoit un rival; et craignant la valeur autant que le mérite de Timbrio, il avoit eu la lâcheté de le faire assassiner.

Cette aventure se répandit dans la ville, et vint aux oreilles du père de Nisida. Il fut indigné que le nom de sa fille s'y trouvât mêlé; et défendit au prince italien et à mon ami de revenir jamais dans sa maison.

Cette défense fit plus de mal à Timbrio que sa blessure. Dévoré d'une passion que les obstacles ne faisoient qu'accroître, au désespoir de ne s'être pas déclaré quand il le pouvoit, il vouloit revoir Nisida à quelque prix que ce fût: tous les moyens lui sembloient aisés, et lui paroissent ensuite impossibles: il écrivoit cent lettres qu'il déchiroit; mille projets impraticables se succédoient dans son esprit: tant d'inquiétudes, tant de chagrins enflamèrent sa blessure: mon ami fut bientôt en danger. Je résolus pour le sauver, de m'introduire chez sa maîtresse.

Je m'habillai comme un captif nouvellement racheté; je pris une guitare, et me promenant tous les soirs dans la rue de Nisida, en chantant de vieilles romances, je passai pour un Espagnol échappé des mains des infidèles. Bientôt on ne parla dans le quartier que du captif musicien. Le père de Nisida voulut entendre mes romances: j'eus admis dans sa maison. C'est là que je vis cette Nisida; c'est là que je perdais le repos et le bonheur de ma vie. J'osai regarder ce visage céleste, cette taille charmante, ces yeux si tendres dont l'éclat étoit tempéré par une légère empreinte de mélancolie; je sentis sur-le-champ le poison couler dans mes veines. Il falloit fuir: je n'en eus pas la force: et ce seul moment me rendit aussi malade que Timbrio.

On me pria de chanter: je pouvois à peine parler. Je le fis cependant; et je choisis une romance orientale qu'un esclave persan m'avoit appris.

Tout les bergers supplient l'hermite de leur dire cette romance. Il reprit sa harpe, et chanta d'une voix douce ces paroles:

Fabian

Clavecin

Modérato

Le beau Nezir aimoit Se-mire Se-mire aimoit le

beau Nelzir se voir saimer et se le dire et leur vie et leur plaisir,

le bonheur tient à peu de chose un rien le fait évanouir hélas!

d'une feuille de rose dépend le sort de Nelzir dépend le sort de Nelzir

Tant que sur sa tige fleurie
La feuille fatale tiendra,
Nelzir doit conserver la vie:
Si la feuille tombe, il mourra.
Sémire, toujours attentive,
Ses beaux yeux fixés sur la fleur,
D'une main timide cultive
Le rosier qui fait son bonheur.

Un jour sur sa bouche mi-closée
Nelzir imprime un doux baiser:
Sémire veut le rendre et n'ose;
En vain l'Amour lui dit d'oser.
C'est à la rose à peine éclose
Qu'elle rend ce baiser charmant:
Mais sa bouche effeuille la rose,
Sémire a tué son amant.

Nelzir tombe aux pieds de Sémire
Sans sentiment et sans couleur:
Il presse sa main, il expire;
L'amour quitte à regret son cœur.
Sémire interdite et tremblante,
Sur ses lèvres cherche la mort;
Et, pressant sa bouche expirante,
Par un baiser finit son sort.

Nisida avoit une soeur cadette nommée Blanche, presque aussi belle que son aînée. La jeune Blanche put écouter ma romance avec plus de plaisir que personne: elle loua beaucoup ma voix. Je la remerciai en regardant sa soeur. Leur pere me pria de revenir. J'hésitai long-tems avant de profiter de cette permission; j'étois sûr d'enfoncer d'avantage le trait qui déchiroit mon cœur: mais pressé par mon ami, entraîné par mon amour, je retournai chez Nisida; je la revis, et tout espoir de guérison me fut ôté.

Jugez des combats qui se passaient dans mon ame: j'aimois Timbrio plus que ma vie; j'aimois Nisida peut-être plus que Timbrio; je la voyois tous les jours; je ne pouvois pas la fuir pour l'intérêt même de mon amie. Cet ami, foible et convalescent, ne se soutenoit que par l'espérance que lui donnoient mes soins. Le temps, loin de me soulager, ne pouvoit qu'ajouter à mes maux: chaque instant redoubloit ma passion, mes remords et mes tourments. Ma santé n'y résista pas; mon visage perdit bientôt les couleurs de la jeunesse; mes yeux, éteints et enfoncés, pouvoient se tourner à peine vers celle qui me faisoit mourir. Le pere de Nisida me témoigna son inquiétude; elle-même, et sur-tout sa soeur Blanche, me prièrent un jour avec le plus tendre intérêt de ne leur rien cacher de mes chagrins. Je raffermis mon cœur, je me rappelai tout ce que je devois à mon ami; et, résolu d'expirer plutôt que de le trahir, j'eus la force de leurs dire ces paroles:

Vous plaindrez d'avantage mes maux quand vous saurez que l'amitié les cause. Un jeune cavalier, mon compatriote et mon intime ami, est amoureux de l'objet le plus beau qui soit au monde: il le respecte trop pour oser lui parler de sa passion; ce respect lui coûte la vie. C'est lui que je pleure; c'est le plus honnête et le plus aimable des hommes, qu'un amour malheureux va faire descendre au tombeau.

A cet endroit Nisida m'interrompit. Fabian, je n'ai jamais connu l'amour; mais il me semble qu'il y auroit de la simplicité à mourir plutôt que d'oser dire à une femme qu'on l'aime. D'abord, cet aveu ne peut l'offenser; et en supposant qu'il soit mal reçu, on est toujours à temps de mourir. = Belle Nisida, quand on considère l'amour avec des yeux indifférents, on ne voit que des jeux d'enfants dont on se moque, ou dont on a pitié: mais quand le cœur est blessé, l'esprit et la raison, loin de nous être utiles, sont les premiers à nous égayer. Tel est l'état de mon ami. A force de prières, j'ai obtenu de lui qu'il écrirait à celle qu'il aime: je me suis chargé de la lettre, et je la porte toujours avec moi, dans l'espérance de pouvoir la rendre. = Ne pourrais-je pas voir cette lettre? je suis si curieuse de connaître le style d'un amant véritablement é-

pris!

Je ne laissai pas échapper une si belle occasion; je tirai de mon sein le billet que Timbrio m'avoit remis quelques jours auparavant; il étoit conçu en ces termes:

« J'étois décidé, madame, à ne jamais rompre. « le silence: j'aimois mieux mourir avec votre « pitié, que de vivre avec votre colere. Mais il « seroit trop affreux de ne pas vous apprendre « que je vous adore. Si cet aveu ne vous offen- « se pas, je sens que je chérirai encore la vie « pour vous la consacrer, si ma témérité « vous paroît punissable, ma mort l'expiera « bientôt. »

Nisida lut cette lettre avec beaucoup d'attention. Je ne crois pas, me dit-elle, qu'une déclaration d'amour aussi respectueuse puisse déplaire; et je l'exhorte à rendre ce billet, sans crainte qu'il soit mal reçu. Il n'est pas encore temps, lui répondis-je: mais mon ami se meurt, et vous pourriez sauver ses jours. = Eh! comment? Faites réponse à ce billet, comme s'il s'adressoit à vous: cet innocent artifice lui rendra la vie, et me donnera le temps de trouver l'occasion que je desire. = Non, je n'ai jamais répondu à des lettres d'amour, et je ne voudrois pas commencer par un mensonge. Mais qui tempêche de rapporter à ton ami tout ce qui vient de se passer, en mettant le nom de celle qu'il aime à la place du mien? Tu lui diras qu'elle a lu sa lettre, qu'elle l'a exhorté à la rendre; qu'à la vérité tu n'as pas osé lui dire que le billet étoit pour elle-même, mais que tu as lieu d'espérer qu'elle l'apprendra sans colere. Cette ruse doit être utile à la santé de ton compatriote, et ne peut être démentie par rien lorsque tu auras parlé à sa véritable maîtresse.

Surpris de cette invention, je balbutiai quelques paroles de remerciement et je courus tout rapporter à Timbrio. L'espérance qu'il en conçut, ses transports, sa reconnaissance furent autant de biens qui m'enchaînerent d'avantage à mon devoir. Je redoublai de soin auprès de Nisida; et, en proie à une passion que sa vue ne faisoit qu'accroître, je ne lui parlai que de mon ami; j'employai pour lui les expressions que mon cœur me fournissoit pour moi-même, et je fis servir à l'amitié jus qu'à au sentiment qui auroit dû la détruire.

Enfin j'osai tout déclarer. J'appris à Nisida que mon ami étoit ce Timbrio qui avoit pensé mourir pour elle. J'exaltai sa naissance, ses qualités, ses vertus; en un mot, je le peignis comme je le voyois. Nisida ne l'avoit pas oublié: elle me marqua une surprise

vraie ou feinte, me reprocha ma hardiesse, me menaca de tout dire à son pere; mais à travers la colere qu'elle s'efforçoit de montrer, je vis clairement que Timbrio étoit aime.

Ce fut le dernier coup pour moi. Je l'attendois depuis long-tems; il ne m'en fut pas moins sensible. Je résolus d'apprendre à Timbrio son bonheur, et de m'en faire ensuite pour aller mourir dans un désert. Mais je comptois trop sur mon courage: au moment où j'entrepris de dire à mon rival qu'il étoit aimé, je perdis la parole; mes yeux se remplirent de larmes: vainement je voulus cacher mon trouble; mes sanglots me trahirent; mes forces m'abandonnerent, et je tombai dans les bras de mon amien le baignant de mes pleurs.

Timbrio, surpris et effrayé, me soutient, m'embrasse, me questionne; il veut savoir la cause d'une si vive affliction: je me tais; il me presse: je baisse les yeux. Ah! je l'entends, s'écrie-t-il, tu l'aimes, tu l'aimes: eh! comment ne l'aurois-tu pas aimée! ton cœur gémit du sacrifice qu'il veut faire à l'amitié; j'en serois indigne si je l'acceptois. Aime Nisida, je ne la reverrai jamais: je vivrai peut-être sans elle; je serois sûr de mourir si je faisois ton malheur. En disant ces mots, il détournait son visage pour me dérober ses larmes, et il me pressoit contre sa poitrine.

L'amitié m'inspira dans ce moment, je me sentis élever au-dessus de moi-même. Tu me mépris, lui répondis-je; ce n'est point Nisida que j'aime, c'est sa sœur: je n'ai pu toucher son ame; et la violence d'un amour rebuté cause seule mon désespoir. Ne me trompes-tu pas? me dit-il en me regardant. — Non mon cher Timbrio. J'adore Blanche; elle méprise mes vœux: pardonne, si la comparaison de ton heureux sort au mien vient de m'arracher quelques larmes; je te promets de n'en plus verser. Va, je sens près de toi que mon bonheur ne dépend pas de l'amour.

Timbrio me crut, ou feignit de me croire. Il étoit résolu de s'assurer avec le temps de la vérité de mes paroles; j'étois décidé moi-même à tous les sacrifices nécessaires à son repos. Ce n'étoit pas assez d'immoler ma véritable passion, il falloit feindre d'en sentir une autre: dès le lendemain je découvris à Blanche qu'elle étoit, et je lui parlai d'amour.

Blanche m'aimoit depuis long-temps, sans oser se l'avouer à elle-même. Dès qu'elle se crut aimée, elle le dit à sa sœur. Cette confiance devint utile à Timbrio. Nisida résistoit encore à

un sentiment qu'elle redoutoit; elle en fut moins effrayée en trouvant une compagne: elle osa parler de son amour, et s'en pénétra davantage. Les deux sœurs en se témoignant leurs craintes, se rassurerent mutuellement; et le plaisir de panser leurs ames leur fit mieux connaître le plaisir d'aimer.

A la faveur de mon déguisement, je conservois toujours un libre accès dans la maison. Je portois les lettres de mon ami, je lui procurois quelques fois le plaisir de voir sa maîtresse: alors je redoublais d'empressements auprès de Blanche. Timbrio, qui remarquoit avec joie combien j'étois aimé, me félicitoit en m'embrassant, et me jurait de ne pouser Nisida que le jour où je deviendrois l'époux de sa sœur. Je baissois la tête, résigné à tout ce que l'amitié ordonneroit de moi.

Nous n'attendions plus que des nouvelles d'Espagne pour demander la main de Blanche et de Nisida, lorsque Pransile, ce cavalier qui avoit eu à Xérès une querelle avec Timbrio, arriva dans Naples pour se battre avec lui. Comme la réparation devoit être publique, il fallut du temps pour obtenir la permission du vice-roi, et faire nommer des juges. Enfin ce terrible combat fut indiqué à huit jours de là, dans une grande plaine peu distante de la ville.

Cette nouvelle fit du bruit, et malgré nos soins, Nisida en fut instruite. Son inquiétude et sa douleur furent aussi vives que son amour. Languissante et désolée, elle passa dans les larmes et sans prendre de nourriture les huit jours de délai qui lui sembloient si longs et si courts. L'affreuse incertitude, plus cruelle que le malheur même, eut bientôt épuisé ses forces: elle tomba malade; et son pere, ignorant toujours la véritable cause de son mal, résolut, pour la rétablir, de la mener à sa maison de campagne.

Le jour de leur départ, qui étoit la veille du combat, Nisida me fit appeler. En arrivant près de son lit, j'eus peine à la reconnoître; elle étoit pâle, dé faite; ses longues paupieres étoient humides: Fabian me dit-elle d'une voix faible, tu feras mes adieux à Timbrio; tu lui diras que mes jours tiennent aux siens, et que demain il défendra ma vie. Pour toi, son meilleur ami après moi, je suis bien sûre que tu ne le quitteras pas: s'il lui arrivoit un malheur, tu seras là pour le secourir. Ah! je voudrois pouvoir le suivre. Tiens, ajouta-t-elle en détachant de son cou une relique précieuse qu'elle mouilloit de ses larmes, porte-la-lui; tu lui diras qu'elle m'a toujours préservée de tout danger, et que c'est demain qu'elle doit m'être le plus utile. J'ai encore un service à te demander: je pars avec mon pere pour aller à sa maison de campagne qui n'est qu'à une demi-lieue du champ de bataille; promets-moi d'y venir

sur le champ m'apprendre l'événement du combat. Si Timbrio est vainqueur, mets à ton bras cette écharpe blanche; je la verrai de loin, tu m'épargneras les tourments; s'il succombe, je n'aurai plus besoin de toi.

Je promis tout, et je courus porter la relique à Timbrio. Sa fierté, sa valeur, en furent doublées; il la baisa, la mit sur son cœur, et sur d'être invincible, il eût défié l'univers.

Enfin le moment arriva: toute la ville de Naples s'étoit rendue sur le champ de bataille. Pransile et Timbrio se présentent: ils choisissent pour armes l'épée et le poignard. La barrière s'ouvre, les trompettes sonnent, les deux ennemis s'élancent.

Le combat fut long-temps égal. Pransile étoit adroit et vaillant; il blesse Timbrio, et la victoire balance toujours. Enfin l'amour eut l'avantage. Timbrio atteint Pransile, et le renverse à ses pieds. Mon généreux ami jette son épée, et court à son secours: Pransile s'avoue vaincu, tous les spectateurs applaudissent.

L'affreuse incertitude où j'avois été si long-temps, la douleur que m'avoit causée la blessure de Timbrio, la joie de sa victoire, tout m'avoit tellement troublé que j'oubliai l'écharpe blanche, et je volai sans elle annoncer notre bonheur à Nisida. Hélas! à mesure que l'instant fatal approchoit, la fièvre brûlante avoit redoublé dans ses veines. Malgré sa faiblesse, elle s'étoit traînée aux fenêtres les plus élevées de sa maison; là, soutenue par ses femmes, les yeux fixés sur le chemin, elle attendoit la vie ou la mort: elle m'apperçoit ne voit pas l'écharpe, et tombe sans mouvement dans les bras de sa sœur.

J'arrive; toute la maison étoit en larmes: je pénètre jusqu'à Nisida; on lui prodiguoit des secours inutiles; rien ne pouvoit la ranimer. Je vois ses yeux fermés, sa bouche ouverte, ses lèvres pâles: c'est alors que je me rappelle mon funeste oubli. Égaré par mon désespoir, je sors de cette maison; je n'ose plus aller retrouver un ami à qui je suis sûr de donner la mort. Incertain, furieux, désolé, je prends le premier chemin que je trouve. À peine avois-je fait quelques pas, que je m'entends appeler à grands cris; je me retourne; c'étoit Félix, le page de Timbrio. Mon maître vous attend, me dit-il; venez vite le trouver. Je ne peux plus revoir ton maître, lui répondis-je; Nisida est morte, et c'est moi qui l'ai tuée. En prononçant ces mots, je m'éloigne précipitamment. J'arrive à Gaïète: un vaisseau alloit mettre à la voile pour l'Espagne; je m'embarque, et je reviens dans ma patrie, où j'ai pris cet habit que je ne veux plus quitter.

Voilà, bergers, le récit de mes malheurs. J'avois espéré de trouver la paix dans cet hermitage; je n'y trouve que la solitude. En vain je m'efforce de tourner mon ame vers le grand objet qui devoit l'occuper toute entière; le souvenir de ce que j'ai perdu me poursuit à chaque instant. Je me dis tous les jours qu'il faut oublier Nisida et Timbrio; et tous les jours je les pleure.

Les bergers ne tentèrent pas de consoler l'hermite; mais ils s'affligèrent avec lui. La nuit étoit avancée, et la lune au plus haut de son cours; ils quittèrent l'hermitage, et furent bientôt rendus à la cabane d'Elicio. Là, ils se couchèrent sur des peaux de chèvres; et dès qu'Elicio vit ses trois compagnons endormis, il se leva, et sortit pour exécuter un projet qu'il avoit médité tout le jour.

Devant la porte de la cabane d'Elicio étoit un beau cerisier, dont le berger avoit toujours pris soin, et qui alors étoit couvert des plus belles cerises du pays. Pendant un certain temps de l'année, ce bel arbre, encore tout jeune, et dont la tige étoit mince, suffisoit cependant pour nourrir son possesseur. Deux tourterelles blanches l'avoient choisi pour y faire leur nid; elles l'avoient placé tout au haut, dans une fourche formée par quatre branches. Elicio regardoit comme un heureux présage que des tourterelles vinsent nicher près de sa cabane; bien loin de les troubler, il portoit sous le cerisier des épis de bled, de la graine de chanvre, et même de la laine pour que les tourterelles en garnissent le dedans du nid, et que leurs petits fussent couchés plus mollement.

Tandis qu'Elicio étoit à la noce de Silvérie, un pâtre de Moeris vint tendre ses filets auprès du cerisier, prit les deux tourterelles, et les porta sur-le-champ à la fille de son maître. C'étoient les mêmes que Galatée avoit laissées échapper. Elicio, qui les reconnut, avoit promis à sa bergère qu'elles reviendroient la trouver; il voulut tenir sa parole. Il sort de sa cabane pour saisir pendant leur sommeil le père et la mère, et les mettre dans une cage avec leurs petits. À l'aide d'une échelle qu'il appuie contre le chaume de sa maison, il monte à la hauteur de la branche, avance le corps écarte doucement les feuilles, et voit à la clarté de la lune les deux tourterelles dans le nid, la tête sous une aile, et l'autre aile un peu déployée pour mieux couvrir leurs petits: elles ne se réveilloient pas. Il ne tenoit qu'à Elicio de les prendre; jamais il n'en eut le courage. Non, dit-il, charmants oiseaux, vous ne serez point privés de la liberté; vous appartiendrez à ma bergère, mais sans être esclaves; et vous vivrez toujours près d'elle, quoique libre de vivre.

ailleurs. Il descend promptement de l'échelle; il va chercher une bêche et revient au cerisier: il creuse un fossé tout autour; et lorsque l'arbre, sur sa motte ne tient plus que par sa base au milieu de ce fossé, il appuie horizontalement le tranchant de sa bêche, l'enfonce avec précaution, et, sans effort, sans ébranler l'arbre, il le détache, avec sa motte, de la terre. Alors il le prend dans ses bras, se relève doucement, sort du fossé sans secousse; et, d'un pas lent, mais sûr, qui agit à peine les branches de l'arbre, il gagne la maison de Galatée.

La chambre où couchait la bergère avait une fenêtre qui donnoit sur les champs; c'est devant cette fenêtre que s'arrête Elicio. Il dépose doucement à terre le cerisier; l'arbre se tient de bout, tant le berger a mis d'adresse à l'enlever. Elicio, qui avoit pris soin d'attacher sa bêche sur ses épaules, fait une fosse, y place le beau cerisier, et le tourne de manière que le nid se trouve devant la fenêtre, et qu'en étendant la main Galatée puisse caresser les petits tourteraux. Content de son ouvrage, il regarde s'il n'a pas trop effrayé les tourterelles; elles n'avoient été que réveillées. Elicio distingua leurs têtes qu'elles allongaient par dessus la mousse du nid. Pardonnez leur dit-il pardonnez-moi, tendres colombes, si j'ai troublé votre sommeil; c'est pour votre bonheur autant que pour le mien. Vous êtes à Galatée. Dès qu'elle ouvrira sa fenêtre, volez sur son épaule, bequetez ses beaux cheveux blancs; apprenez à vos petits à aimer, à caresser votre maîtresse: quand je vous saurai près d'elle, je ne vous regretterai pas. Mais si jamais un rival se présente à cette fenêtre, ah! fuyez, oiseaux constants, venez me retrouver, venez gémir sur ma cabane; vous n'aurez pas long-tems à vous plaindre avec moi.

L'aurore commençoit à paroître, et l'hirondelle gazouilloit déjà sur la cheminée de Galatée, quand Elicio reprit sa bêche, et regagna sa chaumière. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il entendit marcher derrière lui: il regarde, c'étoit Moeris, le père de Galatée. Elicio eut peur comme s'il eût été coupable. Moeris le rassura bientôt; et sans lui demander pour quoi il étoit au village de si bon matin, J'allais chez toi, lui dit-il, pour te confier un secret, et te demander un service qui intéresse ma fille. Le berger, plein de joie, lui baisa les mains avec transport: ils entrèrent ensemble dans un petit bois de myrtes qui n'étoit pas éloigné du chemin.

LIVRE TROISIEME.

Nous nous plaignons toujours des maux sans nombre de cette courte vie; et c'est de nous-mêmes que viennent presque tous ces maux. La soif de l'or, voilà le principe des crimes et des malheurs. Le créateur du monde l'avoit prévu: il cacha ce funeste métal dans les entrailles de la terre; et, non content de combler le précipice, il le couvrit de fleurs de fruits, de tout ce qui devoit suffire à l'homme pour ses besoins et ses plaisirs. L'insatiable avarice n'eut pas assez de tant de bienfaits; elle pénétra dans ces abîmes à force de travaux et de périls; elle arracha l'or aux enfers, et découvrit aux humains la source de tous les vices. Hélas! qui a le plus souffert de cette fatale découverte? l'Amour. Un cœur sensible ne suffit plus pour avoir le droit d'aimer: si l'on veut obtenir celle que l'on rendroit heureuse, il faut des preuves de richesse, et non des preuves de constance. L'amant sans fortune peut être aimable, mais ne peut être heureux: plus il est fidèle, plus il est à plaindre; les tourments et le désespoir sont le partage de sa vie. Que faut-il donc faire quand on est pauvre et sensible? Ne pas aimer. Ah! c'est encor pis.

Elicio n'avoit pas fait toutes ces réflexions quand il s'étoit attaché à Galatée: ou peut-être les avoit-il faites; car de quoi servent les réflexions en amour? On prévoit les chagrins, on s'y expose; ils arrivent, et sont aussi douloureux que s'ils étoient inattendus.

Erasme, Tircis et Damon furent surpris à leur réveil de ne pas trouver Elicio. Le soleil avoit déjà fait près de la moitié de son cours: inquiets de ne le pas voir de retour, ils allèrent le chercher au village. Comme ils traversoient le petit bois de myrtes, ils entendirent la voix de leur ami. Attentifs et envieux, ils s'arrêtèrent pour écouter. Elicio chantoit ces paroles.

GALATÉE

Elicio.

Andantino

Clavecin

J'ai nous ne jeu ne ber gere, mona mour fai soit mon bon-

heur, je croyois posse der le cœur de celle qui m'étoit si chere.

he las' p' un autre a mant el le tra hit

mon es pe rance et j'aime mieux pleurer son in cons tan ce que d'être heu reux



J'étois encore enfant comme elle
Quand l'amour fit naître mes feux;
Mon cœur, pour en être amoureux,
N'attendit pas qu'elle fût belle.
Hélas ! pour &c.

Les bergers, alarmés par ces tendres plaintes, coururent vers Elicio : ils le trouverent assis au pied d'un hêtre, le visage baigné de larmes. A peine il les aperçut, que, se levant précipitamment, il vint se jeter au cou d'Erastr. Mon ami, lui dit-il, nous allons perdre Galatée; elle nous quitte pour jamais. Ecoulez, ajouta-t-il en regardant Tircis et Damon, le fâcheux secret que Moeris m'a confié ce matin; je vais vous rapporter ses propres paroles.

Elicio, m'a-t-il dit, je dois reconnoître l'attachement que tu m'as toujours marqué, en t'instruisant le premier du mariage de ma fille. Je l'ai conclu hier : elle épouse un riche Portugais dont les immenses troupeaux couvrent les bords du Lima. Quatre bergers, envoyés par ce futur époux, viennent d'arriver chez moi, et partiront demain avec Galatée. Je sais que tu t'intéresses à ma fille comme si tu étais son frère; et je t'ai choisi, mon cher Elicio, pour te prier de l'accompagner en Portugal, d'être présent à ses noces, et de venir me rapporter des nouvelles certaines de son bonheur.

Malgré le trouble où m'a mis ce discours, j'ai retrouvé ma voix pour y répondre. Comment ! lui ai-je dit, vous avez pu consentir à vous séparer de votre fille ! vous avez pu la condamner à vivre loin de son père et de sa patrie ! Elles vous certain de ne pas faire son malheur en l'exilant dans un pays étranger ? Pensez-vous qu'elle ne regrette pas.... J'ai sondé le cœur de ma fille, interrompit Moeris; je l'ai instruite de mes résolutions : elle m'a répondu, avec sa douceur ordinaire, qu'elle seroit toujours prête à m'obéir. J'ai même démêlé sur son visage une légère émotion, marque certaine de cette joie qu'éprouve la fille la plus sage en apprenant qu'elle va se marier. Ne sois donc pas inquiet de son bonheur, et va te préparer au voyage que j'attends de ton amitié. Voilà

mes amis ce que m'a dit Moeris; voilà l'événement que je craignois plus que la mort.

Tircis, Damon, et surtout Erastre, s'affligèrent avec Elicio. Mais lui dit Damon, puis que Moeris vous estime et vous aime, pour quoi n'avez-vous pas tenté de lui faire l'aveu de votre amour ? Vous ne le connoissez pas comme moi lui répondit Elicio, il a déclaré qu'il vouloit que son gendre eût autant de biens que sa fille. Si j'avois osé parler, il auroit cru que j'ai moins sa fortune; et son amitié pour moi se seroit changé en mépris. Moeris est trop riche pour n'être pas désiant; je suis trop pauvre pour être hardi.

Mon ami, lui dit Tircis, ne perdez pas toute espérance allons trouver Galatée; allons savoir d'elle même si il est vrai qu'elle consent à épouser ce Portugais : et si, comme je le crois, il lui en coûte pour obéir à son Père, nous tâcherons de rompre ce funeste mariage. L'amour et l'amitié nous inspireront; seule ils ont fait des miracles; que ne feront-ils point réunis ?

Elicio suivit le conseil de Tircis. Les quatre bergers prirent le chemin de la fontaine des Ardoises où Galatée se reposoit souvent. Ils espéroient l'y trouver : leur attente ne fut pas trompée. La bergère étoit assise au bord de l'eau, et plongée dans une si profonde rêverie, qu'elle n'aperçut point les bergers. Ses yeux humides regardoient la fontaine; son front étoit appuyé sur une de ses mains, et de l'autre elle caressoit le chien d'Elicio, ce chien qui, depuis si long-temps, étoit plus souvent avec elle qu'avec son maître. Le fidèle animal, couché aux pieds de Galatée, avoit la tête appuyée sur les genoux de la bergère, les yeux fixés sur les siens; et son air inquiet et reconnoissant sembloit lui demander pourquoi, ce jour-là, il étoit caressé plus qu'à l'ordinaire. Elicio fit arrêter ses compagnons pour jouir de ce spectacle : une douce satisfaction remplaçoit déjà la douleur peinte sur son visage. Galatée, qui se croyoit seule avec le chien, se mit à chanter ces paroles :

GALATÉE,

Galatée.

O toi qui suis toujours mes pas toi le compagnon de ma vie.

Clavecin.

*F Allegretto P**PF**tu vas perdre ta bonne amie**et le quitte**ces beaux climats**une obsession sans cesse**1^{re} fois**2^e fois**P**et le**m'arrache à ces bois où j'en tends**souvent la**voix d'un amant comme toi fidèle*



*Aimable chien, viens avec moi.
Toujours seule avec ma pensée,
De ma félicité passée
Il ne me restera que toi.*

*Quille ton maître pour me suivre ;
Tu reviendras au premier jour :
Il apprendra par ton retour
Que loin de lui je n'ai pu vivre.*

Les larmes que versoit Galatée ne lui permirent pas de poursuivre. Elicio pleuroit aussi, mais c'étoit de joie. Il n'est plus maître de son transport : il court vers la bergère, tombe à genoux devant elle, et saisit une de ses mains qu'il presse contre ses lèvres. Galatée, surprise, fait de vains efforts pour la retirer : elle s'aperçoit que d'autres bergers la regardent, elle veut se fâcher, elle ne le peut pas : elle veut fuir ; le chien l'en empêche : il tourne autour d'elle en sautant ; il les caresse tous deux à la fois ; on dirait qu'il jouit du bonheur qu'il vient de procurer à son maître.

Tircis, Damon, Erastre même, étoient attendris, et n'osoient approcher des deux amants. Galatée les appelle, fait relever Elicio ; et s'efforçant de dérober ses larmes : Je ne prétends plus, leur dit-elle, cacher un secret que mon imprudence a trahi. Oui, je regrette ma patrie ; j'y laisse peut-être mon cœur : mais je n'en suis que plus résolue à obéir à mon père ; ce devoir sacré l'emportera sur tout. Je vous conjure de ne pas redoubler par vos plaintes une douleur qui seroit inutile, et sur-tout de ne pas troubler une solitude devenue nécessaire après un tel aveu. Acés mots, elle s'éloigne, laissant les quatre bergers interdits. Le chien d'Elicio fut le seul qui osa la suivre : elle s'en aperçut, et voulut l'en empêcher en le menaçant de sa houlette ; mais le chien s'offrit à ses coups, et la pauvre Galatée ne put jamais venir à bout ni de le battre ni de le chasser.

Les quatre amis, restés ensemble, tinrent conseil sur les moyens de rompre ce fatal mariage.

Tircis étoit d'avis de rassembler les bergers de la contrée, et de venir tous ensemble supplier Moeris de ne pas leur enlever le trésor dont ils étoient si fiers. Damon vouloit aller en Portugal menacer le futur époux, et l'effrayer de manière qu'il renoncât lui-même à Galatée. Elicio inclinait vers ce parti. Erastre, la main sur ses yeux, ne disoit rien, et pleuroit. Non, mes amis, s'écria-t-il en essuyant ses larmes, tous ces moyens ne serviront qu'à irriter Moeris. J'ai un projet qui rendra tout le monde heureux, excepté moi ; c'est à celui-là que je m'arrête, et de ce pas je vais l'exécuter. En disant ces paroles il embrasse Elicio, et s'éloigne.

Les bergers, qui comptoient peu sur l'invention d'un homme aussi simple qu'Erastre, se proposèrent d'aller consulter l'hermite Fabian. Déjà ils étoient en chemin lorsqu'ils rencontrèrent un cavalier superbement habillé, monté sur un magnifique cheval, et suivi de deux dames sur des haquenées. Une troupe nombreuse de valets prouvoit que c'étoient des personnes de distinction. Les bergers les saluèrent en passant ; et l'inconnu, leur rendant le salut, arrêta Elicio : Voulez-vous bien, lui dit-il, nous indiquer dans ces forêts un lieu commode pour y passer quelques heures. Les dames que vous voyez sont fatiguées de la chaleur et de la route, et voudroient se reposer ici. Elicio, qui soubloit toujours pour penser aux autres, les conduisit à la fontaine des Ardoises, qui n'étoit qu'à deux pas. Dès qu'ils y furent arrivés, leurs valets dressèrent une table qui fut bientôt couverte de rafraichissements. Les deux dames, assises sur

L'herbe, leverent leurs voiles, et surprirent Tircis et Damon, par l'éclat de leur beauté. L'aînée de ces deux inconnues l'emportoit encore sur la plus jeune; mais peut-être ne devoit-elle cet avantage qu'à la profonde tristesse qui sembloit obscurcir les traits de sa cadette.

Elicio pressoit ses compagnons de reprendre le chemin de l'hermitage; le cavalier les retint. Laissez-moi jouir, leur dit-il, du bonheur de vous avoir rencontrés; je voudrois ne vivre qu'avec des bergers. Quelle différence de votre heureux sort à celui des habitants des villes! La nature vous donne pour rien tous les plaisirs dont nous achetons l'image; la vieillesse avance nos jours; le travail prolonge les vôtres; l'ennui le mensonge la gêne, voilà notre vie; la joie, la franchise, la liberté, voilà la vôtre. Ah! dès demain je me fais berger si Nisida veut devenir bergère.

Au nom de Nisida, Elicio regarda les deux dames avec un air de surprise et d'intérêt qui fut remarqué du cavalier. Pardonnez-moi, lui dit Elicio, si le nom de Nisida me fait une impression si vive; il n'y a pas long-temps qu'un de nos amis versoit bien des larmes en nous parlant de Nisida. Avez-vous, reprit l'inconnu, quelque bergère qui s'appelle ainsi? = Non. Celle dont il étoit question n'est pas bergère, elle n'est pas même de ces contrées; Naples est sa patrie. = Naples!... Eh! comment savez-vous... = Je vous l'expliquerai: dites-moi d'abord si vous ne vous appelez pas Timbrio, et si cette jeune personne n'est pas Blanche, sœur cadette de Nisida. = Vous avez dit leurs noms. = Ah! Fabian, quel jour heureux pour toi! = Vous connoissez Fabian! = Est-il ici? s'écria Blanche, et sa pâleur fut à l'instant effacée par le plus vif incarnat.

Où, lui dit Elicio, il est ici; et le chagrin de vous avoir perdus alloit terminer une vie qu'il a consacrée à la pénitence. Fabian est hermite; son hermitage n'est pas loin. Courons l'embrasser, s'écria Timbrio. Blanche étoit debout, et marchoit déjà sans savoir le chemin qu'il falloit prendre. Nisida s'appuya sur le bras de son amant; et Tircis Damon et Elicio les guidaient vers l'hermitage.

Il étoit presque nuit quand ils arrivèrent au pied de la colline. Timbrio, Nisida, et sur-tout la jeune Blanche, monterent le sentier sans reprendre haleine. Parvenus à la porte de l'hermitage, ils la trouvent ouverte; ils regardent,

et ne voient personne dans la cellule. Inquiets de ne pas trouver l'hermite, ils alloient l'appeller, et parcourir la montagne. Le prudent Tircis les arrête: Fabian, leur dit-il est sûrement près d'ici; mais ce malheureux ami, qui n'espère plus vous voir; qui vous pleure sans cesse, va mourir de sa joie si vous vous offrez tout d'un coup à lui. Ménagez-le, contentez vos transports, et trouvons un moyen de préparer son âme à un plaisir qu'elle ne soutiendrait pas. tout le monde approuve l'avis de Tircis: on décide qu'il faut envoyer les bergers au-devant de Fabian pour lui annoncer avec précaution les tendres amis qu'il va revoir.

Pendant que l'on se consultoit, Blanche considéroit à la clarté de la lune l'intérieur de la cellule: Une natte de jonc, une escabelle, un crucifix de buis, c'étoient tous les meubles de Fabian; Blanche les examina long-temps, puis elle va se mettre à genoux devant le crucifix, et remercie tout bas le ciel de l'avoir conduite dans cet hermitage.

Timbrio et les bergers la regardoient avec attendrissement, lorsque des soupirs et des plaintes leurs apprennent que Fabian n'est pas loin. Tout le monde s'approche: on aperçoit l'hermite sous un olivier sauvage, agenouillé sur un quartier de roc, les bras tendus vers le ciel. A cette vue les deux sœurs et Timbrio veulent se précipiter dans ses bras; Tircis ne peut les retenir: mais Fabian commence sa prière, et tous s'arrêtent pour l'entendre. Nisida et Timbrio restent les bras tendus; Blanche, respirant à peine, avance sa tête par-dessus leurs épaules, et essuie à chaque instant les larmes qui l'empêchoient de bien voir son ami.

O mon Dieu! disoit Fabian, Etre suprême que je veux aimer uniquement, vous qui remplissez le monde, et qui devez remplir mon cœur, ne vous offensez pas de mes larmes: j'ai tout perdu, je n'ai pas murmuré. O mon Dieu calmez les maux que je souffre, mais ne m'arrachez pas entièrement le souvenir de mes malheurs.

Aux premiers mots de Fabian, Blanche pleuroit; elle sanglotoit aux derniers. Tircis, craignant qu'elle ne fût entendue, dit à Damon d'aller avec Elicio interrompre l'hermite, tandis qu'il resteroit avec les deux sœurs et Timbrio pour les empêcher de se montrer.

Les deux bergers obéirent. Fabian les reçut avec amitié. Vous vous plaignez toujours, lui dit Elicio, et vos malheurs touchent peut-être à leur terme. Vous les connoissez, répondit l'hermite, jugez s'ils peuvent finir. = Oui, sans doute, Nisida vit encore: elle est avec sa sœur et Timbrio, occupés de vous chercher par toute l'Espagne. Quelqu'un les a rencontrés. = Que dites-vous? Est-il bien sûr que c'est mon ami, que ce soient les deux sœurs?... Ah! ne vous jouez pas d'un malheureux: vous aviez paru prendre pitié de mes maux; ne venez pas les aiguïr en m'abusant d'un faux espoir.

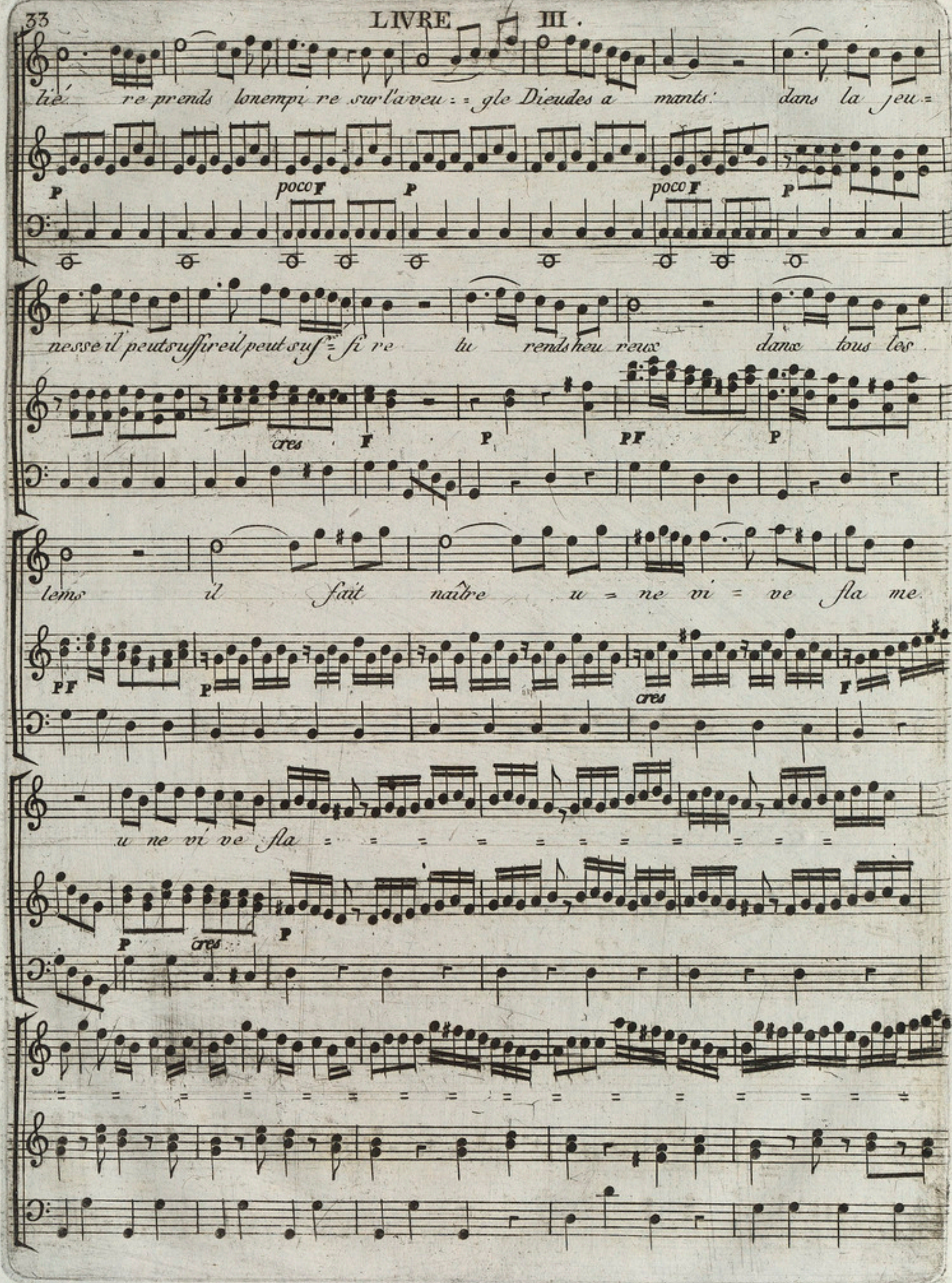
Comme il disoit ces paroles, Tircis, pour préparer une si tendre reconnaissance, dit à Nisida de chanter de l'endroit où elle étoit, sans s'offrir encore aux yeux de l'hermite. Nisida suivit son conseil, et commença ce premier couplet d'une chanson que Fabian avoit faite autrefois:

Nisida

Allegro

Clavcin

This page contains a handwritten musical score for two parts: Nisida and Clavcin. The score is organized into five systems, each consisting of two staves. The top staff of each system is for Nisida, and the bottom staff is for Clavcin. The time signature is 2/4, and the tempo is marked *Allegro*. The key signature has one sharp (F#). The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings (F, P, FP). The Clavcin part features a complex, rhythmic pattern with many sixteenth and thirty-second notes. The Nisida part is more melodic, with longer note values and rests. The page is numbered 32 and is part of Livre III.



me il fait naitre une

vi ve fla me il fait naitre ne vi = ve fla = = =

me une vive fla-me

tu for mes ton len dre li = en

il n'est que le plaisir de l'a = me et toi

The musical score is written on ten systems of staves. Each system consists of a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment line (bass clef). The lyrics are written below the vocal line. The music is in a key with one sharp (F#) and a common time signature (C). Dynamics include *f*, *ff*, *p*, *cres*, *PF*, and *F*. The paper is aged and shows some staining.

GALATÉE,

seule et toi seule en est le sou-tien et toi

seule toi seule en est le sou = tien

Ami = lie' re =

= prends ton empi-re sur la veu = gle Dieux a = mants dans la jeu =

nessé dans la jeu = nesse il peut suf-fi-re tu rends heu =

LIVRE III.

36

LIVRE III. 36

reux dans tous les tems il fait naître une vive flame

une vi ve fla = = = = = = = = = = = =

me tu for mes un ten dre li =

en il n'est que le plai sir que

le plaisir de l'a me et toi seule en est le sou tien

37 GALATÉE

et toi seule et toi seule en est le sou-

lient

Fabian parloit encore, lorsque la voix de Nisida vint frapper son oreille. Il s'arrête, il écoute, il reste immobile, les yeux fixes et la bouche ouverte : ensuite, regardant d'un air égaré, sa raison l'abandonne, la terreur se peint sur son visage ; il prend les deux bergers pour des fantômes, et les considère avec effroi. Cependant la voix continue, et vient retentir au fond de son âme : peu-à-peu sa crainte se dissipe ; ses traits, ses yeux, reprennent leur douceur : il revient à lui, s'élance comme un trait vers l'endroit d'où partoit la voix : il arrive, regarde, et tombe sans mouvement dans les bras de son ami.

Nisida et Timbrio appellent : les bergers accourent, on s'empresse, on cherche à le ranimer. Blanche avoit déjà couru chercher de l'eau dans la cellule, elle en jette sur son visage, elle serre ses mains dans les siennes. L'hermite reprend ses sens, il ouvre les yeux, il doute encore de son bonheur : Est-ce bien toi ? dit-il à Timbrio ; est-tu que j'ai tant pleuré ? — Oui, c'est moi ; c'est ton ami, celui qui te doit la vie. Ils s'embrassent, ils confondent leurs larmes, ils restent longtemps serrés l'un contre l'autre. Plus de chagrin, lui dit Timbrio, nous sommes tous réunis : voici Nisida ta bonne amie voilà Blanche, qui alloit mourir si nous ne l'avions pas trouvée : que te faut-il encore ? Ah ! rien, répond l'hermite en souriant et pleurant à la fois. Blanche et Nisida lui tendent les bras, Fabian veut parler ; mais il fait de vains efforts : il prend les mains des deux sœurs, les joint toutes deux sur sa poitrine, et tombe à genoux en sanglotant.

Cette scène attendrissante dura quelques moments encore. Fabian conduisit ses amis dans sa cellule, et leur fit le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Ce récit fut court : le prudent Fabian,

toujours victime de l'amitié, parla de son amour pour Blanche, comme du sentiment qui l'avoit le plus occupé pendant sa solitude. Blanche, transportée, n'osa rien dire ; mais elle embrassoit sa sœur.

L'hermite supplia son ami de lui raconter à son tour ses aventures depuis le moment où, pour aller porter la nouvelle de sa victoire à Nisida, il l'avoit laissé sur le champ de bataille. Les bergers se joignirent à Fabian pour demander ce récit. Timbrio ne se fit pas presser.

Après mon combat avec Pransile, impatient de revoir Fabian, j'envoyai mon page à la maison de campagne de Nisida : il en revint tout effrayé, et m'annonça la mort de ma maîtresse, et la fuite de mon ami. Frappé comme d'un coup de foudre, je partis sur-le-champ pour aller m'informer moi-même de tous mes malheurs. Arrivé à cette maison de campagne, ni mes instances, ni mes présents, ne purent m'en ouvrir l'entrée ; et les discours et les pleurs des domestiques me confirmèrent la mort de Nisida. Je ne vous dirai point ce que je devins dans ce moment ; on ne meurt point de douleur, puisque je n'en pirai pas sur l'heure. Malgré mon désespoir, je me souvins qu'il me restoit un ami ; et tout blessé que j'étois, je suivis sa trace jus qu'à Gaiette. Quand j'arrivai dans cette ville, Fabian venoit de s'embarquer. Je fus forcé d'attendre le départ d'un navire catalan qui devoit retourner dans quelques jours à Barcelone. Le capitaine me reçut sur son bord, et mes larmes redoublèrent en quittant cette Italie où j'avois perdu le plus cher objet de mon cœur.

Le vent, qui d'abord nous étoit favorable, diminua tout d'un coup ; et notre vaisseau, peu éloigné du port, fut presque arrêté par le calme ; j'aurois vu la tempête avec plus de joie. Sans cesse occupé de mes maux, tou-

Jours pleurant ma Nisida je demandois au
ciel la mort ou mon ami. Les seuls moment -
que je trouvois moins amers étoient ceux où je
chantois sur un luth qui appartenoit à un passager.

Le second jour de notre départ au moment où
l'aurore commençoit à teindre l'horizon j'étois as-
sis sur la poupe et je considérois cette vaste mer
dont les flots tranquilles réfléchissoient les étoi-
les prêtes à disparoitre tout reposoit autour
de moi : les officiers, les matelots, étoient livrés

au sommeil ; le pilote même dormoit sur son
gouvernail : les voiles étoient plées ; on n'en
tendoit que le bruit de la proue du vaisseau qui
fendoit doucement les ondes. Ce profond silen-
ce ce grand spectacle de la mer et du ciel,
cette aurore qui venoit lentement reveiller les
malheureux tous me retraçoit plus vivement
mes peines ; je pris mon luth et je chantai ces
paroles.

*Largo
molto.*

Clavecin.

The musical score is written for a lute and a harpsichord. The lute part is in the upper staves, and the harpsichord part is in the lower staves. The score consists of six systems of two staves each. The key signature is G major (one sharp). The time signature is 3/4. The tempo is 'Largo molto'. The score includes various dynamics such as 'pp', 'cres', 'poco', 'poco f', 'F', 'FF', 'P', 'poco f', 'F', 'SFP', 'P', and 'Volte'. There are also markings for '8' and '8' in the bass line of the third system. The piece ends with a 'Volte' marking.

Timbriol. *Tout se tait tout est calme et dans l'air et sur londe l'on n'en*

Clavecin



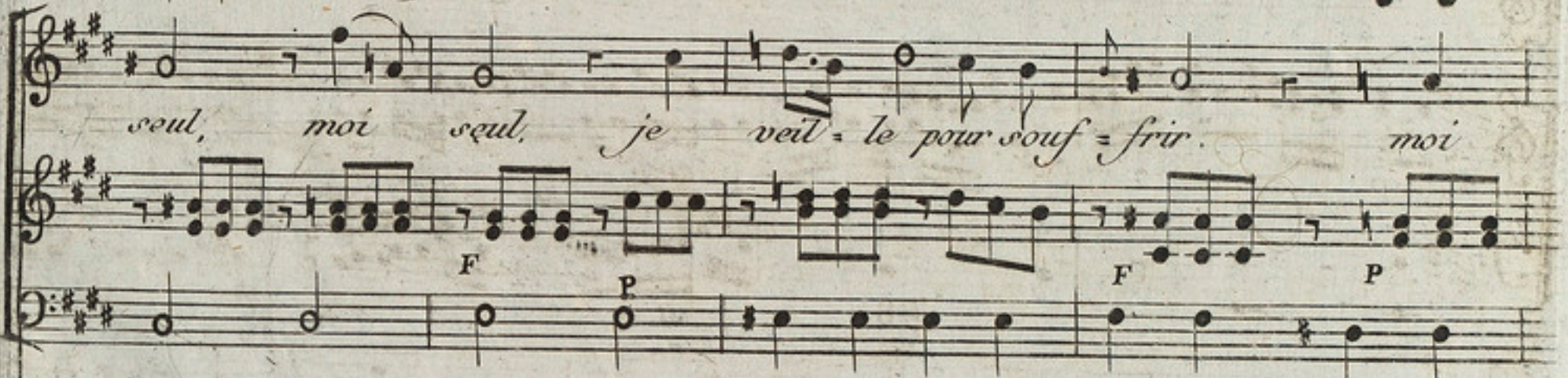
lend que le bruit des ailes du zéphir :



tout dort au tour de moi dans une paix profonde moi



seul, moi seul, je veille pour souffrir moi



seul, moi seul, je veille pour souffrir



GALATÉE

40

Allegretto

de ja vers l'orient sur un char de lu miere l'au :

P F P F

rore a lu mi vers an nonce un jour nou veau ce :

P F P F FF

jour est un bien fait pour la na ture en tie :

P F P

re p^r moi seul p^r moi seul il est un far

F P

Largo

deau sous le poids des cha grins je sens que je suc-

F FF P

combe Nisi = da cher ob = jet d'a = mour et de dou =

leur Nisi - da tu n'es plus la pierre d'u = ne

tom-be en ferme . . . ton corps et mon cœur, Nisi =

da tu n'es plus la pierre d'une tom-be en fer = me ton

corps et mon cœur :

PF P FF P P F P FP

PF FF P P FP

FP F P FP

PP

J'en étois à ce dernier vers, lorsque j'entends un bruit de rames qui sembloit s'approcher du vaisseau. J'écoule, je regarde; les premiers rayons du jour me font distinguer une barque: elle venoit droit à nous, et les efforts de quatre rameurs la faisoient voler sur la mer. La barque approche; une femme s'avance sur le bord: Au nom du ciel, me cria-t-elle, daignez me dire si votre vaisseau n'est pas le navire catalan parti depuis deux jours de Gaiette. Jugez de ma surprise; c'étoit la voix de Blanche, de la sœur de ma Nisida. Ah! ma sœur, m'écriai-je... et je me précipite à la corde du vaisseau. Je descends, j'arrive dans la barque, je cours pour me jeter dans les bras de Blanche, je me trouve dans ceux de Nisida.

Je pensai mourir de ma joie: immobile et muet, je ne pouvois proférer une seule parole. Nisida me parloit, me rassuroit; je la regardois, en tremblant que ce ne fut un songe, et que le réveil ne m'enlevât mon bonheur.

Revenu de ce premier ravissement, je m'occupai de faire monter dans le vaisseau la tendre Nisida et son aimable sœur. Elles étoient toutes deux en habit de pèlerines: mais le capitaine, instruit par moi, les reçut avec le respect qu'il devoit à leur naissance. Ce fut alors que j'appris de Blanche comment l'oubli de l'écharpe avoit causé à sa sœur, presque mourante, un évanouissement si profond que tout le monde la crut morte. Elle ne reprit ses sens qu'au bout de huit heures; et, apprenant à la fois ma victoire sur Pransile, mon erreur, mon désespoir, et notre fuite, elle résolut avec sa sœur, de tout quitter pour nous suivre. Malgré ses maux, malgré sa faiblesse, elle voulut partir, et Blanche disposa tout pour leur fuite. Elles avoient de l'or et des pierreries; tout fut prodigué pour s'échapper de la maison paternelle. Un domestique gagné leur amena une litière au milieu de la nuit; et les deux sœurs, munies de leurs diamants, et déguisées en pèlerines, prirent la route de Gaiette, où elles savoient que je m'étois rendu. Elles y arrivèrent deux heures après le départ du navire. A force d'argent elles trouverent des rameurs qui essayèrent de nous rejoindre: le calme survenu seconda leurs efforts; et l'Amour qui protégeoit sans doute ces aimables sœurs, les fit arriver sans accident jus qu'à notre vaisseau.

Je retrouvais Nisida: mais tu nous manquais mon cher Fabian, etc. étoit payer bien cher la faveur que nous faisoit la fortune. Blanche le sentoit aussi bien que moi. Ton absence fut du moins le seul malheur dont nous eûmes à gémir. Après une heureuse navigation, nous arrivâmes à Barcelone: nous espérons y trouver de tes nouvelles; mais nos recherches furent vaines. Blanche fut la première à dire qu'il falloit parcourir toute l'Espagne, et ne s'arrêter que lorsque nous l'auroions trouvée: elle étoit bien sûre que cet avis seroit suivi. Nous résolûmes d'aller

d'abord à Tolède, où sont établis les parents de Nisida. Mais, avant tout, nous écrivîmes à son père pour l'instruire de nos aventures, et lui demander la permission de nous marier à Tolède: il a répondu selon nos desirs; et nous étions en route pour cette ville, nous informant par tout de Fabian, quand notre bonheur nous a conduit ici.

Telle fut l'histoire de Timbrio. Dès qu'il ont cessé de parler, l'hermite le prit en particulier; et le menant dans un coin de sa cellule, il lui dit d'une voix timide: Est-ce que je n'irai pas à Tolède? Timbrio, surpris de sa question, le regarde. Fabian baisse les yeux; et laisse échapper quelques larmes. Son ami le serre dans ses bras: Il faut bien, lui répond-il, que tu viennes à Tolède pour épouser ta chère Blanche: elle t'adore, elle n'a pas été un seul instant sans penser à toi. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai? Plus que ma vie, reprit Fabian: mais je t'aime encore davantage. Allons, ajouta-t-il en souriant, je quitterai cet habit d'hermite, et tu m'en feras trouver un plus convenable à un nouveau marié: mais si tu m'en crois, quand nous serons les époux de ces deux charmantes sœurs, nous reviendrons ici vivre avec ces bons bergers qui nous aiment, et qui méritent que nous les aimions. J'en avois déjà formé le projet, reprit Timbrio: je suis fatigué du monde, et je veux finir ma vie dans ces bois, entre ma femme et mon ami. Après cette conversation, ils vinrent en rendre compte aux deux sœurs et aux bergers: tout le monde applaudit à leur dessein.

Cependant la nuit étoit avancée. Elicio conseilloit de gagner promptement le village. Je n'ai point de maison à vous offrir, dit-il aux quatre amants; mais je vais vous conduire à celle de Galatée. Moeris, son père, se fera un honneur de vous recevoir.

Son avis est suivi. On se met en marche: on double le pas; on arrive. Moeris alloit se mettre à table avec sa fille, Florise, Téolinde, et les quatre bergers arrivés de Portugal pour emmener le lendemain Galatée. On frappe à la porte, les chiens aboient; Moeris vient ouvrir lui-même. Elicio lui demande l'hospitalité pour Nisida, Blanche, et les deux amis. Le vieux berger, honoré de pareils hôtes, les accueille avec respect: il appelle sa fille; il fait ajouter au souper tout ce qu'il a de meilleur; et les invitant à se mettre à table, il s'excuse sur ce qu'ils n'étoient pas attendus.

Pendant le repas, Galatée s'efforçoit de n'être pas triste. Elicio s'étoit placé le plus loin qu'il avoit pu des Portugais; il les regardoit avec colère, et ses yeux rencontroient quelques fois les yeux de Galatée. On sortit de table. Tous les convives allèrent prendre le frais sur les bancs de pierre qui étoient à la

porte de la maison. Le vieux Moeris voulut conter à ses hôtes le brillant mariage qu'il avait arrangé pour sa fille : il s'étendit avec complaisance sur les richesses que les Portugais ne manqueraient pas d'exagérer. Les deux amis et les deux sœurs se croyaient obligés de féliciter Galatée : elle ne répondit à rien et le malheureux Elicio dévorait ses larmes. Tout à coup le son funèbre d'une trompette se fait entendre dans le village.

Moeris, ses hôtes, tous les habitants alarmés courent vers la grande place d'où sembloit venir le triste son. Ils apperçoivent quatre bergers vêtus de deuil, et couronnés de cyprès : deux portent à la main des flambeaux allumés ; les deux autres sonnoient de la trompette. Au milieu des quatre bergers étoit un ministre de l'Eternel, vêtu de ses habits sacerdotaux.

C'étoit le vénérable Salvador, le pasteur des bergers, celui qui les console dans leurs peines, et qui remercioit le ciel de leur bonheur. tout le village étoit sa famille : tous les orphelins ses enfants ; depuis quarante années il remplissoit le sublime emploi de louer Dieu et de servir les hommes.

Bergers, s'écria-t-il, c'est demain le jour choisi dans l'année pour honorer les cendres de nos frères dans la vallée des tombeaux. Songez à ce devoir sacré ; et dès l'aurore venez-vous sur cette place, dans le triste appareil qui convient à cette touchante cérémonie.

Après avoir prononcé ces mots d'une voix forte, Salvador reprit le chemin de sa maison : tout le monde convint de se rassembler au point du jour pour remplir une obligation si sainte. Moeris ne voulut pas que sa fille y manquât ; il pria les Portugais de différer leur départ. Elicio en tréssaillit de joie ; Galatée en conçut une heureuse espérance.

Nisida, Blanche, Téolinde, les deux amis demandèrent aux habitants du village la permission de les suivre à la vallée des tombeaux : on fut flatté de leur demande. Les quatre Portugais sollicitèrent la même faveur : on les refusa d'une voix unanime ; ils étoient odieux depuis que l'on savoit qu'ils venoient chercher Galatée. Ils se retirèrent pleins de dépit ; et tout le monde alla se livrer au sommeil.

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIÈME

Je me livre à toi, douce mélancolie, viens répandre sur mes derniers tableaux cette demi-teinte sombre qui plaît à tous les cœurs sensibles. Ne crains pas de les émouvoir : les larmes que tu fais couler sont aux âmes tendres ce que la rosée est aux fleurs. Que les souvenirs que tu donnes sont attachants ! quel est l'amant éloigné de sa maîtresse, l'ami privé de son ami, la mère loin de son fils, qui ne le regarde pas comme son bien le plus cher ? Comme ils sont doux ces moments où, séparé du monde entier, seul avec son cœur et sa mémoire, on se recueille dans soi-même, ou plutôt dans l'objet aimé ! Qu'on a de plaisir à se rappeler toutes les époques de sa tendresse ! Le premier jour où l'on aime, le premier aveu qu'on en fit, l'air dont il fut écouté, les craintes, les soupçons, les querelles ; tout est présent, tout se retrace avec délices. On jouit de nouveau des plaisirs que l'on a goûtés : on jouit même des chagrins que l'on a soufferts. Si toute espérance est ravie, si l'impitoyable mort a moissonné l'objet de notre amour, les pleurs qu'on lui donne ont des charmes ; son souvenir laisse encore une impression de bonheur : on seroit peut-être plus à plaindre, si l'on pouvoit se consoler.

Ainsi pensoit le sage Salvador : il consacroit un jour de l'année aux larmes de la reconnaissance, de l'amour et de l'amitié. Ce jour étoit arrivé. Salvador, revêtu de ses plus tristes ornements, se rendit sur la grande place : il vit bientôt paroître tous les habitants du village, couverts de crêpes, couronnés de cyprès, et portant des houlettes garnies de rubans noirs. Salvador les rangea lui-même ; et séparant les bergers des bergères, il fit marcher toute la troupe sur deux files.

Du côté droit, Nisida, Blanche, Téolinde, Florise, et toutes les jeunes filles, s'avançoient sous la conduite de Galatée. Du côté gauche, vis-à-vis d'elles, marchoient Timbrio, Fabian, Damon, Tircis, tous les jeunes garçons, ayant à leur tête Elicio. Le seul Eras tre manquoit. Après eux venoient les épouses, conduites par Silyrie ; et les époux, menés par Daranio. Cette troupe d'heureux étoit presque aussi belle que la première. Elle étoit suivie d'une troisième moins brillante et plus respectable ; c'étoient les veuves et les vieillards : ils étoient guidés par Moeris, et par la mère d'Eras tre. Leurs cheveux blancs n'avoient point de couronnes : leurs mains tremblantes s'appuyoient sur des bâtons noueux. Hélas ! c'étoit pour eux sur-tout que la cérémonie étoit intéressante : ils alloient pleurer sur la tombe d'un fils, d'une sœur, ou d'un époux.

Salvador fermoit la marche : il avoit choisi cette place pour être plus près des plus malheureux. A ses côtés huit beaux enfants, vêtus de robes

de lin, et couronnés de fleurs, portoient avec respect l'eau lustrale, l'encens et le feu. Fiers de cet emploi, qui étoit la récompense d'une année entière de sagesse, ils s'avançoient plus gravement que les vieillards.

Pour arriver à la vallée des tombeaux, il falloit faire à peu près une lieue toujours sur la rive du Tage, et sous une voûte de verdure que formoit un double rang de peupliers. Les bergers en silence marchaient sur un gazon semé de fleurs humides encore de la rosée. Le soleil commençoit à dorer la cime des montagnes, et annonçoit un des plus beaux jours de l'été : le ciel étoit partout l'azur, un doux zéphir agitoit les arbres, et berçoit mollement les petits oiseaux dans leurs nids : l'alouette, déjà perdue dans les airs, se faisoit entendre sans être aperçue ; le rossignol, fatigué d'avoir chanté toute la nuit, se ranimoit pour saluer le jour ; la tourterelle et le ramier répondoient par des plaintes au chant joyeux du pivert. Les fleurs exhalaient tous leurs parfums ; les poissons se jouaient sur les eaux du fleuve ; toute la nature, au moment de son réveil, sembloient remercier le Créateur du nouveau bienfait qu'il lui accordoit.

Timbrio, Blanche et Nisida, peu accoutumés à ce spectacle ravissant, le contemplaient avec surprise. L'entrée de la vallée des tombeaux leur causa bientôt une nouvelle admiration.

Sur la rive de ce beau fleuve, qui roule de l'or dans son sein, est un espace d'un mille quarré, ceint de toutes parts d'une chaîne de collines : on y pénètre par une seule entrée. Ce long défilé est garni des deux côtés d'une haie de cyprès plantés en amphithéâtre, et si serrés, que leurs branches entrelacées forment un mur épais, aussi haut que les montagnes. Quelques rosiers, quelques jasmins sauvages, parsement de fleurs rouges et jaunes le verd sombre de ces deux murailles. Jamais aucun troupeau ne pénétra dans cet asile ; jamais de bûcheron ne porta la hache dans ce bois sacré. Un silence profond y regne : l'on n'entend que le bruit de quelques sources qui descendent sous le feuillage, se réunissent dans un lit de mousse, et vont porter à quelques pas dans le Tage leurs petits flots argentés.

À l'extrémité de cette avenue est un antique sapin qui semble former la vallée. Sur son écorce sont gravées ces paroles :

Passant, respect cet asyle :
Si ton cœur est pervers, tremble d'y pénétrer ;
Mais, si l'est vertueux, marche d'un pas tranquille
À ces tombeaux tu peux pleurer

Dans l'intérieur de la vallée, les mêmes cyprès regnent alentour. Au milieu est une fontaine dont l'eau toujours abondante, arrose et nourrit le gazon. Quel-

ques tombeaux sont épars çà et là, les uns déjà couverts de terre, les autres encore ornés de guirlandes ; tous renferment la dépouille mortelle d'un être qui aimait la vertu.

L'honneur d'être enterré dans cette belle vallée ne s'accordoit pas à tous les morts ; c'étoit la récompense d'une vie irréprochable : le village assemblé l'adjugeoit.

Les bergers, parvenus à la fontaine, s'arrêtèrent, et Salvador étoit à la voix : Séparez-vous, s'écria-t-il ; vous vous rassembleriez près de moi quand la trompette sonnera. À ces mots, tout le monde se dispersa ; chaque veuve, chaque orphelin, court à la pierre qui couvre l'objet de ses larmes. Timbrio, l'abian, et les deux sœurs, ont perdu de vue Elicio ; ils parcourent la vallée en le cherchant.

Ils le découvrent bientôt agenouillé devant le tombeau de sa mère : ses mains étoient jointes ; ses yeux, baignés de larmes, étoient tournés vers le ciel. O ma mère, disoit-il, vous êtes sûrement heureuse, puisque vous fûtes toujours bonne : veillez sur moi de votre céleste demeure ; faites que j'aime la vertu autant que j'aimai ma mère. En prononçant ces mots il pressoit son visage sur la tombe, et ses larmes couloient le long de la pierre.

Les quatre amants l'écoutoient en silence ; ils approchèrent, et Timbrio prenant la main du berger. Digne fils, lui dit-il, vous pénétrez mon cœur de tendres secrets et le respect. Promettez-moi d'être mon ami ; et dès ce moment je renonce au monde pour être berger avec vous, pour habiter, avec Nisida, Blanche et l'abian, une cabane voisine de la vôtre. Vous seriez trop près d'un malheureux, lui dit Elicio : depuis que j'ai perdu ma mère, un seul sentiment pouvoit me faire aimer la vie, et demain j'en verrai plus cette qui en est l'objet. Les deux sœurs, les deux amis, le presserent de s'expliquer davantage. Ce n'est pas ici le lieu de vous parler de mes amours, reprit le berger ; quand nous serons sortis de la vallée, je vous raconterai mes malheurs.

Il parloit encore ; la trompette sonna. Expliquez-nous, demanda Timbrio, pour quoi Salvador nous rappelle. Pour honorer, lui répondit Elicio, la cendre du dernier berger que nous avons perdu. Ensuite nous entendrons l'histoire de sa vie qui nous sera chantée par la plus sage de nos bergères.

Ils se rendent à la fontaine : tout le monde y étoit rassemblé. Leur vénérable conducteur les guide vers un tombeau dont la pierre encore toute blanche portoit cette simple épitaphe.

ICI REPOSE

UN BON FILS

Salvador en fait trois fois le tour ; il prononce les prières accoutumées, brûle de l'encens, répand de l'eau lustrale : ensuite il prend par la main Galatée et lui donne le papier on étoit écrite l'histoire de celui que l'on pleuroit. Une rougeur modeste couvre le front de Galatée ; elle se tient à bout près de la tombe, et tous les bergers l'écoutent en silence.

Galatée

Allegretto.

Clavecin

Des bergers de no tre vil-

- la ge li s'is fut le plus a moureux; lous se re cut son homma ge et parta.

gea bien tot ses feux et par la gea bien-tot ses feux

il la demande a sa fa - mille mais le per-re dit a li :



2.
Hors son amour et sa chaumière,
Le pauvre Lisis n'avoit rien.
La cabane étoit pour sa mère,
Et pour Louise l'autre bien.
Il part, il quitte sa patrie;
Il arrive au pays de l'or.
Ici, par une honnête industrie,
Il amasse un petit trésor.

3.
Lisis revient plein d'espérance;
Louise est fidèle, et l'attend.
Sa main sera la récompense
Des travaux d'un si tendre amant.
Il va posséder son amie;
Mais, la veille d'un jour si beau,
Par une affreuse maladie
Sa mère est au bord du tombeau.

4.
Lisis tremblant court à la ville;
Il ne songe plus aux amours.
Du médecin le plus habile
Lisis implore les secours.
Ma mère va m'être ravie,
Dit-il embrassant ses genoux.
Si votre art lui sauve la vie,
Ce que je possède est à vous.

5.
Le médecin, par sa science,
Rend la mère aux vœux de son fils.
Le trésor est sa récompense.
Plus de Louise pour Lisis.
Un autre épouse la bergère;
Lisis le voit sans murmurer;
Et, l'air content près de sa mère,
Il mourut, et n'osa pleurer.

Galatée vint reprendre sa place. Mes amis,
s'écria Salvador, votre cœur vous parle bien -
mieux que je ne pourrois vous parler. Vous pleu-
rez tous d'attendrissement au récit d'une bonne ac-
tion; jugez quel doit être le plaisir de la faire.

Après ce peu de mots, le vénérable pasteur fit sor-
tir les bergers de la vallée; il rompit l'ordre de la
marche, et tout le monde se dispersa dans les belles
campagnes qui arrosent le Tage.

Les deux amis et les deux sœurs, qui n'avoient
pas oublié la promesse d'Elcio, prirent avec lui
le chemin de la fontaine des Ardoises. Le malheu-
reux berger leur raconta son amour et le déses-
poir mortel que lui causoit le mariage de Galatée.

Fabian, Blanche et Nisida le consolèrent; Tim-
brio songeoit aux moyens de lui faire épouser
sa maîtresse.

Derrière eux, et à peu de distance, Galatée, Flo-
rise, Téolinde, Tircis et Damon, marchèrent ensem-
ble sans se parler: la fille de Moeris pensoit que le
lendemain étoit le jour de son départ; Florise for-
moit le projet de la suivre en Portugal; la triste
Téolinde envioit le sort de celles qui reposoient dans
la vallée des tombeaux.

Pour aller à la fontaine des Ardoises il falloit
quitter les bords du Tage, et traverser quelques
collines couvertes de bois. Le chien d'Elcio, à qui
l'on n'avoit pas permis ce jour-là de suivre Gala-

tée étoit resté dans le village. Il vit revenir quelques bergers, et n'apercevant ni son maître ni sa maîtresse, il partit pour aller au-devant d'eux, et les joignit comme ils entroient dans les bois.

Après avoir été plus d'une fois d'une troupe à l'autre caresser Elicio et Galatée, le chien se met à courir dans la montagne, et fait partir un petit chevreau sauvage qu'il poursuivait avec ardeur. Le chevreau fuit, et passe près des bergers; la peur lui donne des forces: il gagne, sans être atteint, une caverne où il entre en bêlant. Le chien le suit: Galatée pousse des cris pour que l'on sauve le petit chevreau. Tout le monde accourt: on arrive à l'entrée de la caverne. Elicio s'étoit déjà précipité après le chien.

Tircis, Damon, les deux amis, rassuroient en riant les bergères, et s'attendoient à voir paroître l'amant de Galatée portant le chevreau dans ses bras, lorsqu'un bruit affreux se fait entendre dans la caverne; et l'on en voit sortir Elicio se débattant avec un homme dont l'aspect étoit effrayant. Il étoit couvert de haillons déchirés; une barbe noire et épaisse lui cachoit la moitié du visage; ses longs cheveux en désordre flottoient sur ses épaules; ses bras nus et nerveux pressoient Elicio pour l'étouffer. Le berger, non moins vigoureux, repoussoit de la main gauche la poitrine velue de l'homme sauvage; et de la droite, entortillée dans les cheveux de son ennemi, il faisoit courber sa tête en arrière. Tous deux, en silence, les yeux étincelants et fixés l'un sur l'autre, les jambes entrelacées, cherchoient mutuellement à se terrasser.

Le chien d'Elicio n'avoit pas quitté son maître et faisoit des efforts pour le secourir: mais une chèvre sauvage l'occupoit assez lui-même. Attentive à ne jamais prêter le flanc, elle le poussoit devant elle en le menaçant de ses cornes, tandis que le chevreau rassuré bondissoit derrière sa mère, et sembloit braver celui qu'il avoit craint.

Tircis, Damon, et les deux amis, se précipitent pour séparer les combattants. Timbrio se saisit du sauvage; il a besoin de toute sa force pour le contenir: mais Téolinde est évanouie, et tout le monde vole à son secours. L'homme sauvage jette les yeux sur elle; il demeure immobile en fixant ce visage pâle: bientôt, se dégageant des bras de Timbrio, il saisit le chevreau,

cause innocente de tant d'accidents, tombe à genoux devant Téolinde et le lui présente d'un air soumis. A peine la bergère a-t-elle repris ses sens qu'elle s'élance au cou du sauvage: Ah? c'est toi, s'écrie-t-elle, Artidore, mon cher Artidore! tu n'as donc pas oublié Téolinde... Au nom de Téolinde, Artidore change de couleur: il se relève, et regardant la bergère d'un air égaré: Téolinde! dit-il: elle m'a trompé; je m'en souviens bien. est-elle ici? la connoissez-vous? Oui, lui répond la bergère d'une voix tremblante; elle est ici; elle ne vit que pour toi. Ecoutez, interrompt Artidore en lui parlant à voix basse, il faut que vous me conduisiez vers elle; je veux lui reprocher sa perfidie, lui dire que je ne l'aime plus: ensuite nous reviendrons ensemble habiter ma caverne; vous serez ma bonne amie, et je vous donnerai mon chevreau.

Téolinde, à ce discours, vit bien que la douleur avoit égaré la raison du malheureux Artidore: elle le regarde, pleure; et lui serrant la main avec tendresse: Je le veux bien, dit-elle, je ne t'abandonnerai plus; je suis avec toi jusqu'au dernier jour de ma vie: j'espère te prouver que Téolinde ne fut pas coupable. En disant ces mots, elle prend le bras d'Artidore, et l'entraîne avec elle dans la route qui conduisoit à la fontaine. La chèvre et le chevreau les suivent; le reste des bergers marche à quelque distance, impatient de voir la fin de cette aventure.

Pendant le chemin, Téolinde fait ses efforts pour ménager une reconnaissance qu'elle craignoit et souhaitoit. Attentive à ne rien dire qui puisse déplaire à son amant, elle parle avec précaution d'elle-même, rappelle doucement leurs amours, raconte l'histoire de sa sœur jumelle, et tous les chagrins qu'elle lui causa; elle observe l'effet de chaque parole sur le visage d'Artidore, suit pas-à-pas les progrès qu'elle fait faire à sa raison, et emploie toute l'adresse de son esprit pour ramener le cœur de son amant. Artidore l'écoute, comme un homme qui sort d'un long sommeil; il répond juste à quelques questions, il fait répéter les autres: peu à peu sa mémoire, ses idées reviennent. L'amour lui avoit ôté la raison, l'amour devoit la lui rendre. Il s'arrête, il considère Téolinde, la reconnoît, tombe à ses pieds, la serre dans ses bras et ses larmes prouvent à la bergère que son amant n'est plus

insensé.

Ils étoient arrivés à la fontaine, où tout le monde les joignit. Florise et Galatée avoient raconté pendant le chemin ce qu'elles savoient des amours d'Artidore et de Téolinde. Après avoir félicité cette bergère, on la pria d'engager son amant à reprendre le récit de ses aventures au moment où la soeur jumelle l'avoit si cruellement trompé. Artidore y consentit; et, quoiqu'un peu honteux de l'état où il se trouvoit, il continua ainsi son histoire.

Les discours de la fausse Téolinde m'avoient jeté dans un désespoir mortel. Je résolus de fuir à jamais celle que je croyois perfide. Je voulus cependant lui dire encore que je l'aimois, et je gravai mes adieux sur un peuplier. Je ne me souviens plus de ce que j'écrivis. Depuis ce moment ma faible raison s'aliéna; j'errai sans but dans la campagne, et je fut quatre jours sans prendre de nourriture. Cette abstinence acheva de troubler ma tête; je ne me rappelle que confusément ce que je devins; deux seules choses sont restées dans ma mémoire.

Je descendois une petite colline qui ne doit pas être loin d'ici; tout-à-coup j'entends du bruit dans les broussailles, et j'aperçois ce petit chevreau, que voilà couché près de moi, fuyant pour éviter un loup furieux qui le poursuivoit la gueule béante. Mon premier mouvement fut de me jeter sur le loup: je n'avois point d'armes. Obligé de lutter avec le féroce animal, nous roulons ensemble sur la poussière. Ligement de ma raison ajoutoit sans doute à mes forces en m'empêchant de voir le danger: j'étouffai le loup dans mes bras; et sans regarder si le chevreau me suivait, je poursuivis ma route jus qu'à la caverne où vous m'avez trouvé.

Son obscurité, son éloignement de toute habitation, me la firent choisir pour mon tombeau. Je pénétrai dans l'intérieur; je vais m'asseoir sur une pierre: et

là, me rappelant la perfidie de Téolinde, ma raison revint un moment pour me faire sentir tous mes maux. Résolu de ne plus sortir de cette caverne, je roule une grosse pierre pour en fermer l'entrée. Emprisonné dans ma tombe, j'en ressens une affreuse joie; je m'étends sur la terre, avec l'espérance de ne plus me relever.

J'étois dans ce calme du désespoir, ne craignant ni ne desirant que mon supplice fut long, lorsqu'un bèlement plaintif vient frapper mon oreille j'écoute je tends encore; il sembloit venir de l'entrée de la caverne. Malgré moi je suis ému; je me lève, j'y cours, et j'aperçois le petit chevreau que j'avois sauvé, qui passoit son nez blanc entre la pierre et le rocher, et me demandoit de lui ouvrir.

Mes yeux se mouillèrent: je repoussai la pierre avec précaution. Dès que l'ouverture fut assez large, le chevreau entra, suivi d'une chèvre: elle étoit blessée, et son sang couloit. A peine arrivée, elle se couche à mes pieds, soulève sa tête et la laisse retomber, en haletant de fatigue et de douleur le petit chevreau tourne autour de moi, bêle douloureusement, va lécher la plaie de sa mère, et revient me caresser, comme pour me prier d'en prendre soin.

J'examinai la blessure; je reconnus la dent du loup. Sur le champ je vais chercher de l'eau, je lave la plaie, j'étanche le sang, et j'y fais tenir un appareil avec des morceaux de mes vêtements. Après cette opération la chèvre me regarde avec tendresse, se renverse doucement, me tend ses mamelles pleines de lait, et semble m'inviter à partager la nourriture de l'enfant que je lui avois rendu.

Toutes les consolations humaines n'auroient pu m'empêcher de mourir; cette chèvre et ce chevreau m'attachèrent à la vie. Résolu de passer mes jours avec eux j'allai chercher une provision d'herbes et

de fruits, et j'arrangeai la caverne de manière qu'elle fut commode pour nous trois. Le lendemain je pensai de nouveau la plaie; au bout de quatre jours elle étoit guérie: et la chèvre sortoit quelque fois seule, quelque fois avec son chevreau, qui nous suivoit également tous deux. J'errois de mon côté dans les montagnes voisines de ma caverne: tous les soirs nous nous retrouvions. Quand j'avois rencontré dans mes courses du serpolet ou du cytis, j'en apportois à ma compagne; elle le mangeoit dans ma main: je mangeois mes fruits, et le petit chevreau tettoit. Après notre repas, j'allois fermer avec la pierre l'entrée de notre demeure, et couchés sur la mousse et les feuilles sèches, nous nous livrions au sommeil.

Aujourd'hui la chaleur du jour avoit empêché la chèvre et moi-même de sortir de notre caverne; le petit chevreau avoit long-tems sautillé près de l'entrée: je l'y croyois encore, quand je l'ai vu revenir tout tremblant et poursuivi par un chien. Bientôt après un homme a paru. J'avoue qu'à cet aspect je n'ai pas été maître de ma fureur: je me suis élancé sur lui avec le projet de l'étouffer, tant j'étois indigné qu'un homme vint me ravir les seuls amis qui me restoient. Vous avez été les témoins de mon combat et de son heureuse fin. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie: j'ai retrouvé ma Téo-
linde, je sens revenir ma raison. Je vais passer ma vie avec celle que j'ai toujours adorée, et ma chèvre et mon chevreau ne me quitteront pas. En disant ces mots il les caressoit d'une main, et tendoit l'autre à Téo-
linde.

Le récit d'Artidore avoit attendri tout le monde; on le remercia les larmes aux yeux.

Il pria tout bas Elicio de lui donner les moyens de couper sa longue barbe, et de prendre un autre habit. Venez avec moi lui dit le berger, j'ai dans ma cabane tout ce qui vous est nécessaire. Allez, ajouta Timbrio, nous vous attendrons ici; et, pendant votre absence, je préparerai ce que je dois dire au père de... Il s'arrêta; Galatée rougit. Artidore partit avec Elicio. Téo-
linde lui recommanda de n'être pas long-tems; et la chèvre et le chevreau le suivirent.

Galatée avoit entendu que Timbrio vouloit se consulter pour aller parler à son père: elle comprit que sa présence le gêneroit; et feignant d'être obligée de retourner à sa maison, elle prit congé de Blanche, de Nisida, de Téo-
linde, et gagna le village seule avec sa chère Florise.

Elles en étoient peu éloignées, lorsque quatre hommes, sortis de derrière une haie, saisirent les deux bergeres, les empêchèrent avec des mouchoirs de jeter des cris, et les forcent de monter sur deux mules qu'ils tenoient là toutes prêtes. Galatée et Florise obéissent en tremblant: les quatre ravisseurs montent à cheval, placent au milieu d'eux les mules, et fuient au grand galop vers la frontière de Castille.

Ces ravisseurs étoient les quatre Portugais arrivés dans la maison de Moeris depuis deux jours. Ils s'étoient aperçus du froid accueil de tout le village: la manière dont Elicio les avoit regardés pendant le souper, et les coups-d'oeil qu'il jettoit sur Galatée, leur avoient fait soupçonner la vérité. Le retard demandé par Moeris pour aller à la vallée des tombeaux, le refus des habitants de les laisser venir à cette vallée, leur avoient semblé un prétexte et une insulte. Ils craignirent de retourner sans Galatée, et se décide-

rent à un enlèvement qui devoit leur être par-
donné quand la fille de Moeris auroit é-
pousé leur maître. Tout leur avoit réussi,
ils fujoient avec leur proie; mais l'A-
mour veilloit sur Galatée.

Artidore, après avoir pris des habits
dans la cabane d'Elicio, revenoit avec
lui à la fontaine. Ils voient de loin les
quatre cavaliers, et reconnoissent les ber-
geres. Elicio jette un cri, et vole à sa maîtres-
se. De ses deux mains il arrête les mu-
les: un Portugais leve le bras pour le
percer d'un pieu ferré. Artidore étoit
accouru, et, d'un coup de bâton, il casse
le bras du barbare. Les deux bergeres
profitent du moment; elles glissent à ter-
re, et reconnoissant les lieux, elles cou-
rent chercher du secours à la fontaine.
Pendant ce temps Elicio avoit ramassé
le pieu du blessé; et se rangeant près d'Ar-
tidore, ces deux braves bergers à pied, ar-
més seulement d'un bâton et d'un pieu,
font tête aux trois lâches cavaliers qui veu-
lent venger leur compagnon.

Ce combat inégal se soutient; mais le
courage alloit céder à la force. Elicio, bles-
sé au bras, ne peut plus se défendre, quand
Timbrio, l'épée à la main, tombe comme la
foudre sur les Portugais. Du premier coup
il fait voler la tête de celui qui pressoit le plus
Elicio. Tircis, Damon, Fabian, arrivent; et
les deux ennemis qui restoient prennent
la fuite à toute bride.

La blessure d'Elicio n'étoit pas dange-
reuse; mais il perdoit beaucoup de sang.
Galatée en est alarmée; elle l'étanche
avec son mouchoir; elle panse elle-

même la plaie: cet appareil seul devoit
guérir Elicio. On le ramène au village,
le bras en écharpe; Galatée le soutient dans
sa marche, et cette faveur le paie trop
du danger qu'il vient de courir.

On arrive chez Moeris: le vieillard,
indigné de l'attentat des Portugais, déclare
qu'il se croit dégagé de sa parole. Voilà,
lui dit Timbrio en lui présentant le bles-
sé, voilà le libérateur de votre fille. Eli-
cio mérite de posséder celle qu'il a sauvée.
Sa pauvreté seule a pu vous faire ba-
lancer; mais je suis riche, et je veux...

Comme il disoit ces mots, on entend
un grand bruit à la porte de la maison:
on regarde; on voit entrer dans la cour
un belier superbe, orné de rubans, et
peint de différentes couleurs. Son énor-
me sonnette se distinguoit parmi celles
de cent brebis qui le suivoient, chacune
avec son agneau. Erastre venoit après
elles; deux chiens l'accompagnoient.
Il entre, laisse à ses chiens la garde
du beau troupeau, et la houlette à la
main il vient parler au père de Galatée.

Moeris, lui dit-il, j'étois amoureux
de ta fille, et je pouvois la disputer au
Portugais à qui tu la donnes. Mais je
me rends justice; ni ce Portugais ni
moi ne méritons Galatée: le seul Elicio
est digne d'elle. Tu peux en croire cet
aveu de la bouche de son rival. Tu exi-
ges que ton gendre soit riche: regarde
ce beau troupeau, qui vaut seul un hé-
ritage; il est à Elicio. Ce n'est pas moi
qui le lui donne; je n'ai fait que par-
courir les hameaux voisins: Elicio a

tant d'amis que chacun deux ne lui donnant qu'un agneau avec sa mère, en deux jours j'ai formé ce troupeau.

Il n'avoit pas fini de parler, qu'Elicio le baignoit de ses pleurs. Ah! mon ami, lui dit-il, quel que soit mon sort, ton amitié le rend digne d'envie: je n'ose espérer Galatée; mais... Elle est à toi, s'écria Moeris les larmes aux yeux: viens ma fille, je te donne à ton libérateur; viens embrasser ton époux. Galatée, vermeille comme la rose, approche, et craint d'avancer trop vite: Elicio étoit à genoux, et lui tendoit avec respect le seul bras qu'il avoit de libre. Galatée le regarde s'arrête, baisse les yeux, et devient plus vermeille encore. Son père qui jouit de ce tendre embarras, la prend par la main, la conduit à son heureux époux: là, il fallut encore qu'il la forçât d'approcher son visage du sien; et ce baiser fut le premier que Galatée eût reçu dans toute sa vie.

Alors on raconte à Erastre l'enlèvement de Galatée et de Florise. Timbrio vient à lui: Berger, dit-il, vous m'avez ravi le plus beau moment de ma vie: je voulois partager mon bien avec Elicio, pour lui faire épouser Galatée; vous m'avez prévenu. Vous ne l'aimez pourtant pas plus que moi, mais vous l'aimez depuis plus longtemps; il est juste que vous soyez préféré. J'espère du moins, ajouta-t-il en levant la voix, que l'on me permettra d'accomplir un autre dessein. Je veux faire quatre parts de ma fortune: la première doit appartenir à mon

ami Fabian; j'offrirai la seconde à Téolinde et Artidore, pour les engager à se fixer ici; la troisième sera partagée par les mains de Salvador aux pauvres de ce village; et de la quatrième on achètera une maison, des champs et un troupeau pour Nisida et pour moi. Oui, mes bons amis, je serai berger; je finirai mes jours avec vous, avec Fabian: nos cabanes seront voisines, nos ménages seront unis, nous deviendrons l'exemple du village; et nous vieillirons tous ensemble dans la paix, la joie et l'amour.

Tout le monde remercia Timbrio: Artidore et Téolinde l'embrassèrent. Moeris voulut que ce soir même tous les contrats fussent rédigés. Il court répandre dans le village la nouvelle de tant d'heureux événements, et ramène avec lui l'alcade et le vénérable Salvador.

Les contrats furent bientôt faits. L'on convint que dès le lendemain Timbrio renverroit toute sa suite à Tolède, avec un homme de confiance qui donneroit de ses nouvelles aux parents de Nisida, et rapporteroit en argent comptant la fortune de son maître. Pendant ce voyage, Moeris devoit acheter les troupeaux et les fermes des nouveaux bergers; et en attendant que tout fût prêt, Timbrio et Fabian, avec leurs épouses, devoient demeurer chez Moeris, et Téolinde et Artidore chez Erastre.

Il ne restoit plus qu'à fixer le jour des quatre mariages. Elicio, malgré sa blessure, décida que ce seroit le lendemain. Le sage Salvador ne put obtenir de lui qu'il différât; et les autres époux, sans le dire, étoient de l'avis d'Elicio.

On se mit à table, chaque amant fut placé près de sa maîtresse. Après le repas, on alla s'asseoir au jardin: là, sous une belle treille, au clair de la lune, et sur des sièges de gazon, l'on voulut finir par des chants cette heureuse journée. L'un prend sa flûte, l'autre sa musette: on fait un cercle, au milieu duquel sont placés Moeris et Salvador; et les amants chantent ces paroles.

GALATÉE,

52

Timbriolo

Je mé-pri-sois cette foule impor-tu-ne de mortels di-gne de pi-

Allegretto

Clavecin

*-tié qu'ilaisent le re pos l'amour et l'amitié pour courir a pres la for-**tu = = ne**du jour**= d'ha mon coeur leur par-donne et n'a plus de mépris pour eux :**je sens que lar-**= gent rend heureux, mais c'est au mo ment qu'on le don = = ne !*

Lontems j'ai dou te de ta foi, sans rien per dre de

ma ten dresse un jour de plus passé sans toi J'al = = = lois mou =

rir de ma tris = = tes = = = se j'ai retrouvé l'objet

cher a mon cœur l'a mouret l'amitié me fixent au vil - lage p^r rendre grâces au

ciel de mon bonheur j'irai sou vent al'hermi-ta = = = = ge

Artidore GALATÉE,

54

jaï cruma berge-re ca-pable de la plus noir-

re trahi-son et la per-te de ma rai-son pu-nit un soupçon trop coupable

ble jere-vois cel-

le que ja-do-re je sens ma rai-son reve nir: ah ce n'est pas p't enjou-

ir l'amour va meloter en co- re

ble jere-vois cel-

le que ja-do-re je sens ma rai-son reve nir: ah ce n'est pas p't enjou-

ir l'amour va meloter en co- re

55 *Galatée* LIVRE III.

Andantino te souviens-tu de ce beau jour ou d'un =

air si doux et si tendre tu vins me supplier d'entendre la =

veu de ton fidèle amour ! je t'écoutais toute hon

teuse, mais le plaisir se faisait à ton cœur tu me demandais

ton bon heur et c'était moi c'était moi que tu ren-

GALATÉE,

Elicio

56

dois heureux - - - se

l'amitié suffi-

cres

Allegro

soit p' embellir ma vi - e et l'amour seul auroit fait mon bonheur

job =

tiens tout je possède une amante chéri - e et mon amie devient mon bienfai - teur :

P

cres

P

F

he - las !

com =

ment pourrais - je di - re les senti - ments que je prouve en ce jour,

heu

reux par l'amour - tie couron - né par la - mour mon

pauvre cœur ne peut suf - fi - re

Il étoit temps de se retirer. Blanche, Nisida et Téolinde restèrent chez Galatée. Timbrio, Fabian et Elicio allèrent coucher dans la maison de Salvador. Le lendemain avant l'aurore, les quatre amants frappoient à la porte de Mæris. Timbrio et Fabian portaient déjà la panetière et la houlette. Tous les habitants, instruits des la veille, avoient préparé pendant la nuit des fêtes plus belles que celles de Daranio. On attendit quelque temps parce que le

bon Mæris dormoit encore; mais il parut bientôt, suivi de sa fille, de Téolinde, et des deux sœurs habillées en bergeres. Le bon Eras-tre donna la main à Galatée, et la conduisit au temple au milieu des acclamations. Salvador unit les quatre amants, et le ciel bénit leurs mariages. Tous leurs projets s'exécutèrent; ils firent heureux, vécu- rent long-tems, et s'aimèrent toujours. Leur mémoire est encore honorée dans le beau pays qu'ils habitoient.

FIN

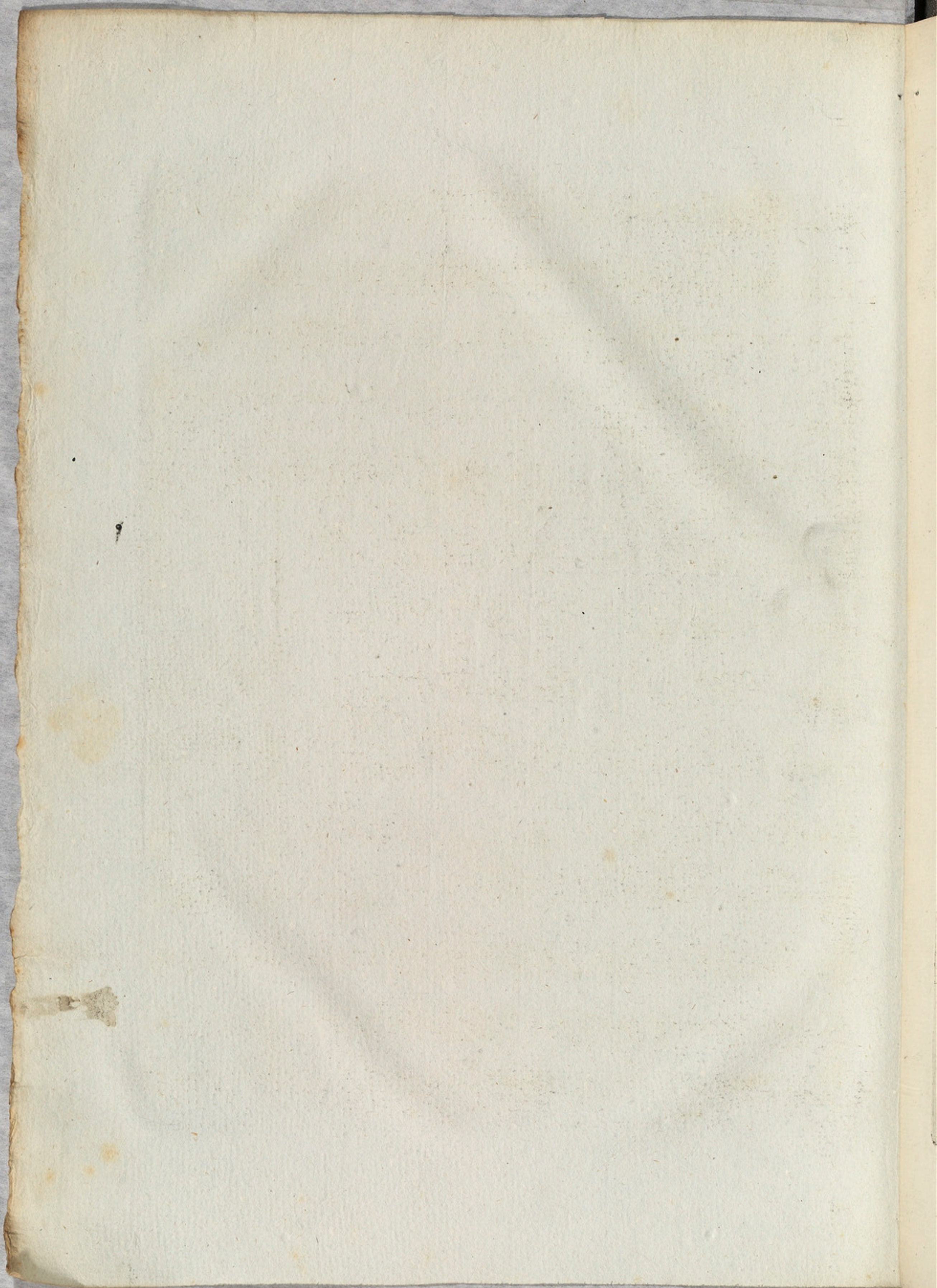
and
the
En-
sist
s.
Societ
gives
cu-
ers.
lone

1773

Handwritten text, mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side. The text appears to be organized into several paragraphs.

Handwritten text, mostly illegible due to fading and bleed-through from the reverse side. The text appears to be organized into several paragraphs.

1773



I

Flauto

Allegretto *cres* *canto*

Violino

poco fe *pizz.* *poco fe*

con arco *pizz.* *con arco.*

poco fe *cres*

rinf *rinf*

Flauto

poco fe

Violino

Flauto *And.^e Sostenuto* *cres*

Violino

canto *cres.* *cres*

Adagio

cres

poco fe

Flauto *canto*

Violino *cres*

Flauto *Allegretto* 3

Violino

canto *po cose* *cres*

P F P I I I I po cose

Flauto *Largo P Molto*

Violino

cres

cres

I I cres

I

Volta S.

Volta S.

[illegible]

Handwritten musical score on aged paper, featuring multiple staves for various instruments and vocal parts. The score is written in G major (one sharp) and 6/8 time.

The upper section includes staves for:

- Flauto (Flute) with markings: *cres*, *cres*, *F*, *P*, *cres*.
- Violino (Violin) with markings: *poco se*, *I*, *cres*, *cres*.
- Flauto (Flute) with marking: *And^{no}*.
- Violino (Violin) with marking: *canto I*.

The lower section includes staves for:

- Flauto (Flute) with marking: *allegretto I*.
- Violino (Violin) with markings: *poco se*, *I*, *poco se*, *poco*.
- Violino (Violin) with markings: *2^e fois*, *1^{er} fois*, *2^e fois*, *1^{er} fois*.
- Violino (Violin) with marking: *poco se*.

The score concludes with several staves of music, including a final double bar line.

Flauto
Allegro

Violino

canto 1 2 *poco fê*

poco fê

3 2 2 *cre.*

poco fê

Handwritten musical score for "L'Allegretto" by Beethoven, Op. 26, No. 1. The score is written on six staves. The first staff begins with a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The music is in 3/4 time. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. The first staff has a "P" marking. The second staff has "P" and "I" markings. The third staff has "F", "poco fe", "F", "P", "P", "F", "cres", and "F" markings. The fourth staff has "F", "P", and "F" markings. The fifth staff has "F" and "P" markings. The sixth staff has "F" and "P" markings. The score ends with a double bar line.

Flauto

P. Maestoso con molto espressione

F. FF.

Violino

P. O.

cres.

Handwritten musical score for "The Bird Song" (Op. 10, No. 1) by Robert Schumann. The score is written on two staves in G major (one sharp) and 2/4 time. The melody is in the right hand, and the accompaniment is in the left hand. The piece is marked "cres" and "p".

Handwritten musical score for "And no" in G major, 6/8 time. The score consists of two staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of two sharps (F# and C#), and a 6/8 time signature. It contains a melodic line with various ornaments and dynamics including "poco f" and "cres poco f". The second staff begins with a bass clef and contains a bass line with similar ornaments and dynamics. The manuscript is on aged, slightly stained paper.

Maestoso come 1^a *cres* *cres* *poco se*

P *I* *I poco se* *P*

Flauto *Allegretto* *P* *F* *P*

Violino *I*

F *canto* *I* *F* *2* *P* *I*

poco se. *P* *poco se.*

I *cres*

Flauto *Allegro* *I* *P* *F* *I* *cres*

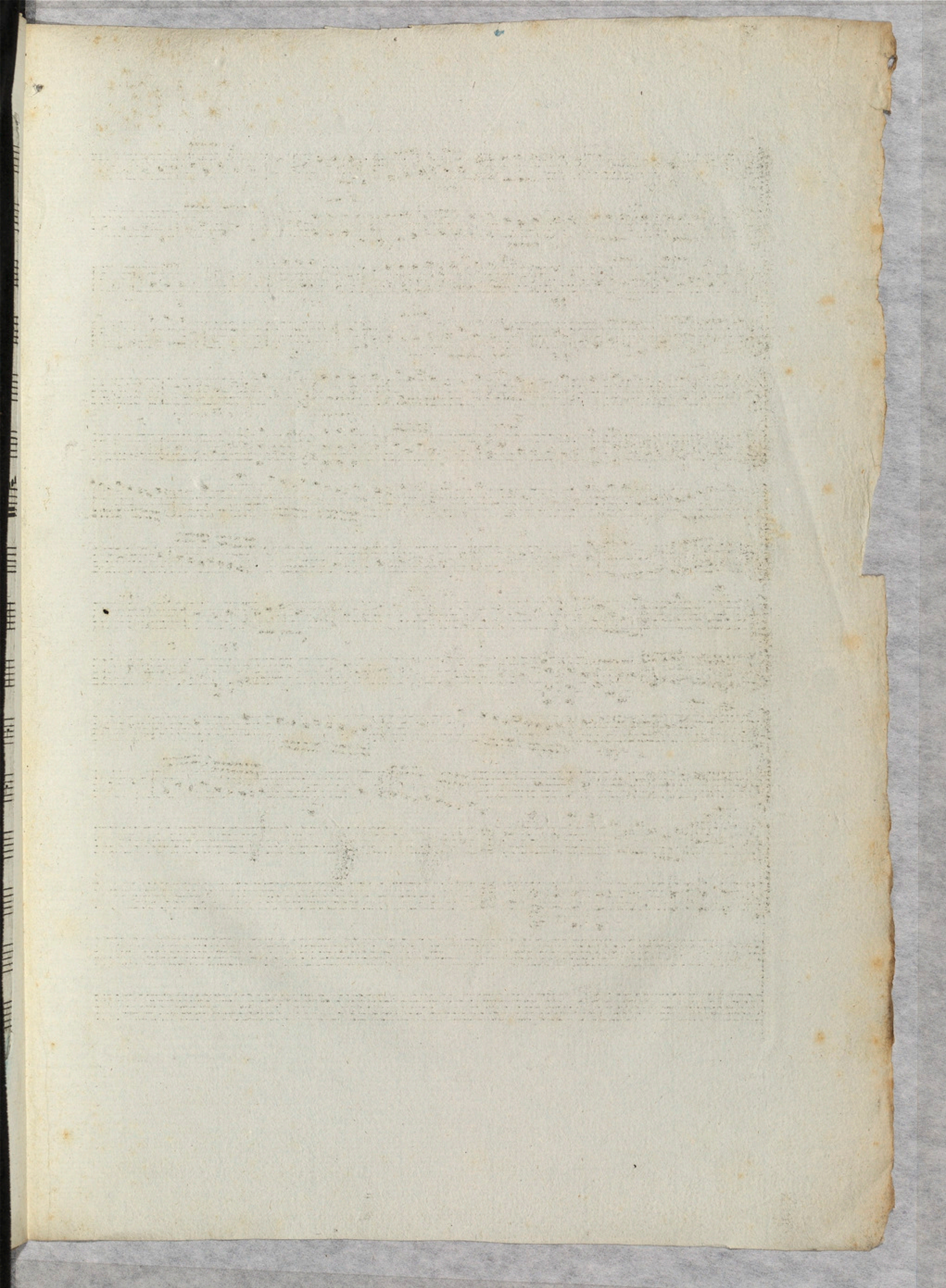
Violino *F* *F* *P* *I*

Handwritten musical score on page 9, featuring multiple staves with notes, rests, and performance markings. The score includes various dynamics and articulations:

- poco sf* (poco sforzando)
- cres* (crescendo)
- Solo*
- P* (Piano)
- f* (forte)
- cres* (crescendo)
- And^{mo}* (Andante)

The notation includes treble and bass clefs, key signatures (one sharp), and time signatures (2/4, 3/4, 4/4, 6/8). Fingerings are indicated by numbers 1, 2, 3, 4. The page is numbered 9 in the top right corner.

This image shows a page of handwritten musical notation, likely a score for a piano piece. The notation is written on multiple staves, with various musical symbols including notes, rests, and dynamic markings. The page is numbered '10' in the top left corner. The notation includes a variety of note values, including eighth and sixteenth notes, as well as rests. Dynamic markings such as 'P' (piano), 'F' (forte), 'cres' (crescendo), 'FP' (fortissimo), 'I' (first ending), '2' (second ending), '3' (third ending), 'come 1a temp' (come first tempo), and 'rinf.' (rinfacciato) are used throughout the score. The handwriting is in ink on aged paper, and the overall style is characteristic of 18th or 19th-century musical manuscripts.



C. N. Gasseau